This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06926535 7

*GAN
Claye

*G AN
Claye

1. Bibliography – Rarities
2. O.K.
3. Omit

43717

LA BIBLIOPHILIE EN 1891-1892

N° 113

D'EYLAC

1407

LA BIBLIOPHILIE

EN

1891-1892

PARIS

LIBRAIRIE A. ROUQUETTE

69, 73, Passage Choiseul, 69, 73

1893

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
259245B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1948 L

Ce livre a paru par tranches, au jour le jour, dans le Moniteur Universel, *sous le titre : « Tablettes du Bibliophile. »*

Des amateurs et des amis, sans doute trop bienveillants, ont exprimé le désir que ces articles fussent réunis en un volume. Ils ont poussé l'indulgence jusqu'à me dire qu'il serait dommage de ne pas conserver certaines de ces études qui ont nécessité des recherches bibliographiques.

Ils ont ajouté que mes notes sur les ventes de livres, notamment, avaient une valeur documentaire pour l'histoire de la bibliophilie en

Paris 29 oct. 1943 - 3 Usf.

1891-1892, et qu'il y avait un intérêt à les rassembler. Il est vrai que les renseignements de cet ordre sont donnés par un certain nombre de revues spéciales. Mais ces revues elles-mêmes forment au bout de l'année des collections plus ou moins encombrantes, où l'on a quelque peine à s'orienter. Au contraire, un petit volume portatif, accompagné d'une table des matières clairement distribuée, serait pour l'amateur un utile vade mecum.

Mes dernières hésitations ont cessé quand M. Rouquette, le libraire si connu des bibliophiles, a consenti à se faire l'éditeur de ces pages et à leur donner son patronage qui sera une recommandation.

Va donc, petit livret, qui, chaque année, auras des frères, si ton succès encourage l'auteur et que Dieu lui prête vie !

J'ai purement et simplement reproduit les articles insérés au Moniteur Universel ; *mais je les ai classés dans un ordre méthodique, par grandes divisions et par chapitres. Certains chapitres sont précédés d'une date : ce sont les*

dates des numéros du journal où parurent les articles ; je les ai relatées quand il y avait un motif de le faire.

Si modeste que soit cette œuvre, et quelles que soient ses imperfections ou ses lacunes, j'ai la conscience que c'est une œuvre sincère, une œuvre exempte de parti pris, du moins je le crois ; pure de toute réclame, j'en suis sûr.

A. DE CLAYE

(D'EYLAC).

AVANT-PROPOS

4 Septembre 1891.

Ce que nous allons entreprendre sous ce titre est nouveau dans la presse quotidienne. Il existe des revues spéciales, bien connues des amateurs ou amoureux du livre : ainsi, celle que publie la librairie Techener, chère à plusieurs générations de bibliophiles. Mais les revues paraissent à intervalles éloignés ; elles parlent des grandes ventes de

livres, mais un mois après. Les notes que nous ferons paraître au jour le jour préviendront les intéressés des vacations du lendemain et les tiendront au courant de celles de la veille.

Notre ambition va au-delà de mettre des listes de prix sous les yeux de nos lecteurs. Êtes-vous jamais entré dans les salles de l'hôtel Drouot ou de la rue des Bons-Enfants un jour de vente de livres ? L'aimable et intelligent Me Maurice Delestre frappe les coups de marteau traditionnels ; parfois, la fonction de commissaire-priseur est remplie par son collègue Me Bouland. Au fond de la salle, de simples curieux se tiennent debout ; la vente ne représente pour eux qu'un défilé de chiffres d'adjudication ; quand les chiffres sont élevés, ils écarquillent les yeux. Mais autour de l'espèce de chaire où le commissaire-priseur officie, à portée du libraire-expert qui appelle les numéros et donne les indications requises, un public différent est assis.

Là, se trouvent les grands amateurs, les grands libraires. Ils examinent les beaux livres, ils les considèrent avec soin, ils les ouvrent

avec respect, ils les manient avec tendresse. Ils connaissent leur histoire ; ils savent leurs origines, et par quelles mains ils ont passé, et de qui les tenait le dernier possesseur, et comment il les avait acquis, et à quel prix. Ils lisent les armoiries qui décorent les plats des reliures. Ils sont au courant des mérites qui distinguent chaque exemplaire, et aussi de ses défauts, s'il y en a ; en termes du métier, un défaut s'appelle un *cheveu*. Et ce sont des échanges d'observations, d'anecdotes, de réminiscences, desquelles il appert que derrière tout bibliophile digne de ce nom, il y a un érudit, un artiste, un ami des lettres. Quel va être l'acheteur du précieux volume, que tel grand seigneur avait fait habiller par un Ève, un Boyer, un Padeloup, et que tels et tels amateurs, plus près de nous, s'étaient enorgueillis de posséder dans leurs collections ? Si, à la guerre, ce ne sont pas toujours les mêmes qui se font tuer, dans les ventes célèbres ce sont souvent les mêmes livres qui se font vendre. On suit l'adjudication avec un intérêt anxieux, on *mise*, on s'excite ; un seul sera vainqueur, plusieurs

auront lutté, et, après que le coup de marteau a retenti, les commentaires continuent à aller leur train.

Si vous le voulez bien, ami lecteur, nous nous placerons, pour suivre les ventes, dans le bon coin où l'on est assis, où l'on examine et où l'on cause.

Malgré ce que je viens de dire, ne croyez pas d'ailleurs que tous les livres précieux des derniers siècles soient connus ; de temps en temps on signale des trouvailles. Elles étaient fréquentes autrefois ; elles le sont moins aujourd'hui. Parfois des amateurs, bien rarement, en sont les heureux et enviés bénéficiaires ; parfois ce sont des libraires, le cas est moins extraordinaire. Nous relaterons ces évènements de la bibliophilie ; nous irons, dans des boutiques dont plusieurs sont des musées, causer avec des marchands qui sont moins des marchands que des amis pour le bibliophile, des auxiliaires pour le chercheur, de précieux collaborateurs pour l'érudit.

Nous parcourrons les quais. C'était jadis le champ d'opérations exclusif des amis des

livres. Sur les parapets, comme au temps de Boileau, il y a toujours des boîtes pleines de bouquins, lugubre *campo santo* des éditions mort-nées, fosse commune des infortunés volumes qui vont, sans avoir été lus,

> Et de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
> Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf.

On y faisait des découvertes dans le bon temps ; où est ce temps, hélas ! Mais traversez la chaussée ; voici le magasin de M. Porquet. Magasin, ai-je dit ; cercle, devrais-je dire plutôt. Tous les jours, d'illustres bibliophiles viennent converser chez le célèbre expert qui a dirigé et qui dirigera encore tant de ventes hors ligne, entre les mains duquel tant de merveilles ont passé. A quelques numéros d'intervalle, voici Théophile Belin, le gendre de Pillet : il est accueillant, il est entreprenant, il a de belles choses. Allons plus loin ; voici Baillieu. Rue Bonaparte, presque au coin du quai, c'est Sapin, et en face de lui Alizié, un débutant qui a le feu sacré. Rue Dauphine, c'est Claudin, le libraire savant entre tous.

Pénétrons dans le passage du Commerce ; Danton et Camille en furent les hôtes il y a un siècle ; aujourd'hui c'est Durel que nous y trouverons, Durel qui marche comme expert sur les traces de Porquet et qui, parti d'humbles commencements pour arriver à un des premiers rangs, montre ce que peut le labeur persévérant uni à l'intelligence.

Revenant sur nos pas, nous traverserons l'eau. Commencerons-nous par entrer, rue Saint-Honoré, dans la librairie Techener, que dirigent maintenant MM. Leclerc et Cornuau, ou bien, rue des Bons-Enfants, chez MM. Paul et Cie, successeurs du regretté Labitte ? L'un et l'autre chemin nous mènent aux Passages. Les Passages ! ils disputent au quai son antique monopole. Passage Choiseul, c'est Rouquette ; il est du Midi, celui-là, par l'activité et par l'accent, par la verve et par l'acuité d'un esprit toujours en éveil ; nous ferons chez lui de longues stations : il nous montrera des trésors, et s'il ouvre son tiroir aux souvenirs, la séance ne prendra pas fin de sitôt. Passage des Panoramas, c'est Rondeau, qui réussit à restaurer

l'éclat de l'ancienne maison Fontaine ; à côté, c'est Morgand. Saluons ! Qui dit Morgand dit l'incomparable bibliopole, le maître et l'arbitre du marché des beaux livres, la puissance du jour, une puissance affable, éclairée, bienfaisante. Nous aurons à en reparler, et bien souvent. Rue de Richelieu, rue de Châteaudun, où se trouve la librairie Greppe, boulevard Haussmann, où sont notamment les librairies Jean-Émile Fontaine et Martin, nous aurons encore plusieurs haltes à faire. Bornons-nous aujourd'hui à en faire une chez Conquet, rue Drouot ; aussi bien ce sera une transition.

Conquet possède de curieux livres anciens ou du moins d'une ancienneté relative : le commencement du siècle et l'époque romantique, voilà son domaine. Mais, en outre, il publie de splendides éditions artistiques que les bibliophiles se disputent. Or, les beaux livres modernes seront, eux aussi, l'objet de nos études. Nous signalerons leur apparition, nous en rendrons compte ; nous encouragerons les louables initiatives de Conquet et de ses émules en éditions d'art, Launette, Ferroud,

etc., auxquelles s'ajoutent de temps à autre les grandes maisons Firmin-Didot, Hachette, Plon, Calmann-Lévy, Quantin, etc.

De la reliure au livre, le lien est intime ; nous aurons à nous occuper de l'art éminemment parisien du relieur.

Et les gravures ! et les estampes ! Ici encore la pente est naturelle.

On voit comme l'horizon s'élargit devant nous et combien notre cadre est vaste. Un jour, j'étais chez un libraire qu'un hasard avait rendu dépositaire de meubles anciens ; il me les montrait, et comme je me déclarais incompétent : « Monsieur, fit-il, quand on « connaît le livre, on connaît tout. » Il me flattait ; mais une chose reste vraie, à savoir que la connaissance du livre implique et exige une foule de connaissances accessoires.

Aussi je ne me fais pas d'illusion sur l'étendue, les difficultés, les écueils de la tâche que j'entreprends. J'ai lieu de me sentir d'autant plus effrayé, que mes modestes *Tablettes* auront pour lecteurs et pour juges des connaisseurs qui sont des maîtres. Le goût et la science

du livre sont surtout répandus dans les milieux où le *Moniteur* a accès ; notre journal compte parmi ses abonnés de longue date la plupart des célébrités de la bibliophilie. Eh bien ! j'ai mieux à faire que d'implorer leur indulgence : j'ose solliciter leur collaboration. Ils voudront bien, je l'espère, m'assister de leurs conseils et encourager mes efforts. D'avance je les remercie.

VIEUX LIVRES

ESSAIS ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

I

L'édition originale des Contes *de Perrault.*

***Histoires* | *ou* | *Contes* | *du* | *Temps passé* | *avec des moralités* | *à Paris* | *chez Claude Barbin, etc.* M DC XCVII. Tel est le titre d'un volume d'une insigne rareté, le plus rare peut-être de tous ceux qui peuvent tenter un amateur d'éditions originales. Rien d'étonnant à cela. Le livre était destiné aux enfants. Charmés des belles histoires qu'il**

renfermait, ses jeunes lecteurs, à force d'y trouver leur plaisir, le détruisirent. Ils ne se doutaient pas qu'un jour de vénérables messieurs se disputeraient au prix de l'or les quelques exemplaires, ou fragments d'exemplaires, qui auraient échappé à cette admiration dévastatrice !

Pour compléter la description du précieux volume, description que Brunet a donnée très inexactement dans le *Manuel du Libraire,* sans doute parce qu'il n'avait jamais rencontré d'exemplaire, nous dirons qu'il contient cinq feuillets préliminaires, dont un pour le frontispice gravé, un pour le titre, et trois pour l'épître dédicatoire à MADEMOISELLE (fille de Philippe de France, duc d'Orléans) ; 229 pages chiffrées ; un feuillet pour le *Privilège.* Les Contes sont au nombre de huit, à savoir : la *Belle au Bois dormant,* le *Petit Chaperon rouge,* la *Barbe-Bleue,* le *Chat botté,* les *Fées, Cendrillon, Riquet à la Houpe,* le *Petit Poucet.* Chaque conte est précédé, ainsi que l'épître dédicatoire, d'une petite vignette à mi-page.

Les exemplaires connus sont jusqu'ici au nombre de quatre ou cinq, pas davantage. Un hasard singulier vient de réunir deux de ces exemplaires sur le quai Voltaire. L'un se trouve à la librairie Porquet ; il fait partie de la remarquable collection de livres rares de feu M. le comte de Fresne, qui sera vendue en mars 1893. L'autre appartient

au libraire Th. Belin, qui l'a acquis dans une vente de 1891, au prix de *deux mille francs,* quoiqu'il fût incomplet du frontispice gravé. Ayant été admis à examiner et à comparer ces deux exemplaires, que nous avons en outre confrontés avec celui de la bibliothèque Cousin, à la Sorbonne, n° 9,677, nous avons été amené à faire des remarques qui avaient échappé jusqu'à l'heure à tous les bibliographes. Nous avons noté des différences qu'on ne soupçonnait pas et qui nous ont appris qu'il y a eu en 1697 non pas une, mais deux éditions des *Contes du Temps passé.*

Un premier point a éveillé notre attention ; la vignette de l'épître dédicatoire n'est pas la même dans les divers exemplaires. Celle de l'exemplaire de M. le comte de Fresne, que nous appellerons exemplaire A, représente deux enfants tenant un médaillon dans lequel est dessinée une marguerite. La même vignette se trouve dans l'exemplaire Cousin. Celle de l'exemplaire de M. Belin, que nous appellerons exemplaire B, n'est autre que la vignette d'en tête de *Riquet à la Houpe,* laquelle est ainsi deux fois répétée dans le volume.

Ce n'est pas tout : à la fin de l'exemplaire A se trouve un feuillet pour les *Errata ;* il n'existe pas dans l'exemplaire B, non plus que dans l'exemplaire Cousin. Brunet avait déjà entendu dire qu'il y avait des exemplaires pourvus et d'autres

dépourvus de ce feuillet. C'est évidemment, dit-il, que ce feuillet à été arraché des seconds. Pas du tout ! Les fautes signalées dans ce feuillet comme devant être corrigées n'existent plus dans l'exemplaire B, ni dans celui de M. Cousin.

Notre première pensée a été que nous nous trouvions en présence de divers exemplaires d'une même édition et que les différences existant entre eux s'expliquaient par des *cartons*. Ainsi, par exemple, certains exemplaires de l'édition originale des *Caractères* de La Bruyère, Paris, 1688, diffèrent des autres exemplaires de la même édition : c'est que l'auteur avait, par l'emploi de cartons, fait disparaître et remplacé des feuillets qui contenaient soit des fautes, soit des passages qu'il avait, à la réflexion, cru devoir modifier.

Mais non : un examen approfondi, page par page, nous a convaincu que, d'une part, l'exemplaire A, d'autre part, l'exemplaire B et celui de M. Cousin appartiennent à deux éditions différentes. Il ne s'agit pas seulement de quelques feuillets offrant des variantes : d'un bout à l'autre c'est une autre impression.

Une nouvelle question s'est alors posée à notre esprit : une des deux éditions ne serait-elle pas une contrefaçon ? On sait combien l'industrie des contrefacteurs de livres florissait, durant le XVIIe siècle, en province et à l'étranger.

Mais cette hypothèse doit aussi être abandonnée : les vignettes des deux exemplaires ont été tirées sur les mêmes bois ; les ornements, les caractères typographiques sont identiques.

Mais alors ? Il ne reste plus qu'une seule explication, qui a tous les caractères de la certitude : la première édition qui avait été achevée d'imprimer le 11 janvier 1697, fut épuisée avant la fin de l'année ; l'éditeur Barbin, pour satisfaire aux demandes qu'il recevait, en fit imprimer immédiatement une nouvelle. Il donna l'ordre à son imprimeur de copier fidèlement la précédente, page pour page, avec les mêmes vignettes et les mêmes caractères. Selon toute apparence, il arriva que, pendant le tirage de cette seconde édition, le bois de la vignette de la dédicace fut brisé ou détérioré. On n'avait pas le temps de le graver de nouveau, on le remplaça par la vignette de *Riquet à la houpe*, dont le sujet offrait quelque analogie avec l'objet de cette dédicace. Ainsi s'explique la différence de cette vignette dans l'exemplaire B et dans l'exemplaire Cousin, qui, tous les deux cependant, sont de la même édition.

La consigne donnée à l'imprimeur fut religieusement suivie. D'ordinaire, pour se rendre compte si deux exemplaires d'un livre sont, ou non, de la même impression, on regarde le premier et le dernier mot de chaque page. Dans nos trois exem-

plaires les premiers et les derniers mots de chaque page sont les mêmes, sauf pourtant aux cinq derniers feuillets. Mais on n'avait pas recommandé au typographe, du moins avec la même insistance, de copier le modèle *ligne pour ligne*. Aussi il arrive très souvent que, dans l'intérieur des pages, les lignes ne se correspondent pas exactement. Parfois elles se correspondent, et même alors, cependant, nous constatons que c'est une autre impression. La page 143 nous en fournit un exemple : toutes les lignes y sont semblables, mais dans l'exemplaire A le mot pantoufle, qui est répété trois fois, est orthographié trois fois par un *e* (pentoufle), tandis qu'il est orthographié trois fois par un *a* dans l'exemplaire B et dans l'exemplaire Cousin.

Aucun doute ne saurait donc exister, le libraire Barbin fit paraître en 1697 deux éditions des *Histoires et contes du temps passé*. On peut se demander pourquoi, en faisant réimprimer le livre, il ne mit pas sur le titre la mention : *Seconde édition?* C'est qu'alors les libraires, et aussi les auteurs, ne se plaçaient pas au point de vue qui domine aujourd'hui. La tendance présente est de faire miroiter aux yeux du public un nombre considérable d'éditions ; c'est une forme de la réclame. Au XVIIe siècle, quand on mettait : *Seconde édition*, ce n'était pas une amorce pour les acheteurs, c'était la constatation du fait que l'au-

teur avait modifié, corrigé, complété son œuvre..... Or, entre les deux impressions des *Contes* en 1697, l'auteur n'avait fait aucun changement.

Et maintenant, quelle est la première des deux éditions dont nous venons de parler ? En d'autres termes, quelle est la *vraie* édition originale des *Contes du Temps passé ?* Nous n'hésitons pas à répondre que c'est l'édition à laquelle appartient l'exemplaire A.

Le fait seul que les fautes signalées dans l'*erratum* de cet exemplaire se trouvent corrigées dans l'exemplaire B et dans l'exemplaire Cousin suffit pour le prouver, sans qu'aucune hésitation soit possible. Mais voici encore une autre preuve qui ne manque pas d'intérêt.

Parmi les fautes notées dans l'*erratum*, la plupart sont purement grammaticales; il en est une qui a plus d'intérêt. On avait d'abord imprimé page 12 : « Alors le Roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, et *qui jugea* bien qu'il fallait que cela arrivât..., fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement, etc. » L'*erratum* porte qu'au lieu des mots *qui jugea*, il faut lire *jugeant*. Tel est, en effet, le texte de l'exemplaire B et de celui de M. Cousin.

Mais prenons, si vous le voulez bien, l'édition hollandaise parue la même année 1697. C'est un livre également très rare; le libraire Morgand en

possède un exemplaire qu'il a bien voulu nous communiquer. Ouvrez le volume au même passage; vous y lirez : « Alors le Roi, qui était monté « au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, « et *qui jugeant* bien qu'il fallait que cela « arrivât... etc. » C'est la démonstration évidente que l'impression hollandaise a été faite sur le vu d'un exemplaire A, avec ordre donné au typographe de tenir compte des fautes à corriger; en effet, le typographe essaya d'en tenir compte, mais il commit une bévue qui n'eût certainement pas été commise s'il avait eu sous les yeux un exemplaire B. Or, pour qui sait combien les éditeurs hollandais étaient à l'affût des nouveautés publiées à Paris, il ne saurait être douteux qu'ils se procurèrent, dès son apparition, afin de le reproduire, un livre tel que les *Contes du Temps passé*. L'édition A est donc la vraie originale.

Pour terminer, voici quelques indications, qu'il serait aisé de multiplier, au moyen desquelles les rares possesseurs d'exemplaires appartenant à l'une ou à l'autre édition pourront vérifier s'ils détiennent la première ou la seconde.

Sur le feuillet de titre, dans la première édition, il n'y a pas de virgule après les mots *Sainte-Chapelle,* qui se trouvent à l'adresse du libraire Barbin; dans la seconde édition, il y a une virgule.

Dans la première, on lit à la page 12, comme il est dit ci-dessus, les mots : *qui jugea;* dans la seconde, on lit : *jugeant.*

Dans la première, à la page 106, dernière ligne, on lit : *dette ;* dans la seconde, à cette même page, cotée par erreur 116, on lit : *cadette.*

Dans la première, à la page 143, *pantoufle* est écrit avec un *e;* il est écrit avec un *a* dans la seconde.

Dans la première, à la page 155, le titre courant *Riquet à la Houppe* est bien orthographié. Dans la seconde, il est écrit : *à la Aouppe*, etc., etc.

Avant de quitter ce livre précieux, nous devons signaler une autre question, d'un genre tout différent : les *Contes* de Perrault sont-ils de Perrault ? La question a été posée, pour la première fois, croyons-nous, dans la préface de l'édition Curmer, en 1843. Elle a été reprise et savamment traitée par M. Paul Lacroix dans la préface de l'édition Jouaust, puis dans l'intéressant ouvrage de M. Jules Le Petit, les *Éditions Originales,* page 440 et suivantes. Les arguments sont curieux à connaître et l'on ne saurait leur refuser une valeur apparente.

Tout d'abord, l'épître dédicatoire est signée P. Darmancour; c'était le nom du plus jeune fils du membre de l'Académie française, Charles Perrault. Ce jeune homme était alors âgé de 18 à 19 ans; il mourut trois ans plus tard. Le privilège est également au nom de P. Darmancour. Pourquoi son père, s'il eût été l'auteur des *Contes* de 1697, ne les aurait-il pas publiés sous son nom, comme il avait fait pour ses autres ouvrages, et notamment pour les Contes parus en 1694, *Grisélidis, Peau d'Ane, les Souhaits ridicules ?*

Voici maintenant des témoignages contemporains. Nous avons parlé plus haut de l'édition hollandaise de 1697 ; elle est exactement copiée sur celle de Paris, à cette nuance près qu'on lit sur le titre : « *Par le fils de M. Perrault, de l'Académie française.* »

Prenez maintenant un volume paru en 1696, sous le titre : *Œuvres mêlées de Mademoiselle l'H...* L'auteur est Mlle l'Héritier de Villaudon, qui composa divers contes, notamment celui de l'*Adroite Princesse*, plus tard réuni à ceux de Perrault. Elle y dédie un conte intitulé : *Marmoisan*, à Mlle Perrault, la fille de l'académicien ; et dans cette épître, après avoir loué les œuvres de Charles Perrault et célébré en lui l'auteur des *Souhaits ridicules*, de *Peau d'Ane*, de *Grisélidis*, elle prie Mlle Perrault de faire part de *Marmoisan* à son

« aimable frère », et elle ajoute : « Vous jugerez ensemble si cette fable est digne d'être placée dans son agréable recueil de contes. »

Enfin, l'épître dédicatoire de l'édition de 1697 débute ainsi : « Mademoiselle, on ne trouvera pas étonnant qu'un *enfant* ait pris plaisir à composer les Contes de ce recueil... »

Telles sont les raisons de ceux qui voudraient que l'immortel recueil fût débaptisé et s'appelât désormais : *Contes de Darmancour*.

Notre conclusion personnelle, c'est que Perrault désirait qu'on attribuât les *Contes* à son fils ; on le savait dans son entourage, on se conformait à ce désir. Mais qu'il ait revu, corrigé, en un mot marqué de son empreinte ces productions d'un adolescent, voilà ce qui nous semble non moins certain. Il y a là un style, il y a des traits dont l'esprit et même la naïveté dénotent un maître, non un apprenti. Perrault avait indiqué à son fils des sujets à traiter ; il lui en avait fourni la donnée, souvent empruntée, selon la remarque de M. le baron de Walkenaer, à un recueil d'histoires en patois napolitain (1), mais il revisa ces composi-

(1) Parmi les lettres que m'a valu la publication de cet article, j'en dois signaler une dans laquelle mon confrère et ami, M. Em. Cosquin, l'auteur de travaux remarquables, notamment sur les *Contes Populaires de Lorraine*, s'est inscrit en faux contre cette assertion de

tions, auxquelles, depuis deux cents ans, les enfants et même les lecteurs qui ne sont plus des enfants « prennent un plaisir extrême », suivant le mot du Bonhomme. Tout compte fait, les contes de Perrault sont l'œuvre de son fils à peu près comme les fables de La Fontaine sont l'œuvre d'Esope.

M. de Walkenaer. Je me fais un devoir et un plaisir de citer le passage principal de sa lettre : « Non, Perrault n'a pas emprunté ses « contes au *Pentamerone*. Que l'on prenne, par exemple, le *Chat « Botté*, et qu'on le compare au *Gagliuso* du *Pentamerone*. Sur beau- « coup de points, la marche du récit est, sans doute, à peu près la « même. Mais le conte de Perrault présente deux épisodes importants « qui manquent dans le *Pentamerone* et qui — preuve que Perrault « ne les a pas inventés — existent dans des contes du même type, « recueillis dans la tradition orale de divers pays. Donc, le conte de « Perrault a été puisé, lui aussi, dans la tradition orale, et la version « qu'il a rédigée était, sur certains points, mieux conservée que celle « qu'y a puisée également le *Pentamerone*. »

II

L'édition originale des Scènes de la Bohême, *par Henri Murger.*

Vous connaissez, n'est-ce pas? l'ouvrage plein d'humour et d'esprit dans lequel M. H. Béraldi a décrit les curiosités et les merveilles que M. E. Paillet avait réunies dans sa riche bibliothèque et qui ont été dispersées il y a quelques années. M. Béraldi y raconte l'adjudication, à la vente Roger (du Nord) en 1884, d'un exemplaire de la première édition des *Chansons* de M. *de* Béranger *(sic)*, Paris, 1816. Ce *bouquin* se vendait alors de 200 à 300 francs; il est dans la catégorie des livres dont les prix ont fléchi depuis lors. A la surprise générale, l'exemplaire Roger (du Nord) dépassa rapidement le cours de 300 francs; il atteignit 400 francs, il atteignit 500 francs; libraires et amateurs se regardaient stupéfaits. Six cents francs! Six cent cinquante! Sept cents! Bref, M. Eug. Paillet en resta acquéreur à huit cents francs; et comme on s'empressait autour de lui, comme on cherchait l'explication, on le vit qui brandissait le volume en s'écriant : « *Il est en papier vélin!* — Cent bouches stupéfaites répondent : *Il était en papier vélin!* — Les voilà, ajoute M. Béraldi, les voilà, les

émotions fortes de la bibliophilie. Heureusement, elles sont rares; on n'y résisterait pas ! »

L'auteur du présent article a éprouvé l'autre jour une émotion de ce genre : il a vu et il a acquis un exemplaire en *grand papier* du livre célèbre de Henri Murger, les *Scènes de la Bohême,* Paris, Michel Lévy, 1851.

En grand papier ! Mais il était presque de notoriété publique qu'aucun tirage sur grand papier n'avait été fait de ce livre lors de sa publication. Pareillement, Béranger lui-même avait affirmé, dans les derniers temps de sa vie, qu'il n'avait jamais existé d'exemplaires de son recueil de 1816 sur papier de luxe. Je me suis rendu dans la grande et hospitalière librairie Calmann-Lévy, dont les directeurs, qui sont des bibliophiles en même temps que des érudits, continuent si brillamment les traditions de famille : « Je sais, leur ai-je dit, qu'en réponse à des questions souvent posées, vous avez déclaré qu'il n'y a pas eu d'exemplaires tirés sur grand papier des *Scènes de la Bohême* en 1851 ; en êtes-vous sûrs, absolument sûrs, ce qui s'appelle tout à fait surs ? — Nous en sommes tout à fait sûrs, me fut-il répondu. — Soit; mais veuillez regarder ce volume. » Et fièrement je montrai mon exemplaire imprimé sur du papier de Hollande tellement beau et à ce point épais qu'on dirait une sorte de parchemin. La surprise fut grande ; on

décida d'éclaircir ce mystère. Les vieux livres de la maison furent recherchés, ouverts, compulsés, et voici ce qui fut découvert : à la date du 27 décembre 1850, — car le livre de Murger, quoique daté de 1851, fut imprimé en décembre 1850, — le registre des exemplaires reçus soit de l'imprimerie, soit de l'atelier de brochage, contenait cette mention : « *Quatre* en papier de Hollande. » Mon exemplaire est un des quatre. Où sont les trois autres ? Il faut d'ailleurs avouer que le nombre si limité de ce tirage est une excuse plus que suffisante de l'erreur commise jusqu'ici dans la maison Calmann-Lévy.

A la vérité, les bibliophiles n'auraient pas dû tomber dans cette erreur; car l'exemplaire que je possède a été décrit dans un catalogue, il a passé en vente publique. Mais c'était dans la vente Jules Janin, en 1877, à une époque où les livres modernes étaient bien délaissés. Aussi l'attention n'avait pas été éveillée et l'oubli s'était fait.

Non-seulement l'exemplaire porte l'*ex-libris* de Jules Janin ; il est enrichi en outre d'une dédicace autographe ainsi conçue : « A Monsieur Jules Janin, comme un témoignage de reconnaissance et de dévoûment *(sic)*. Henry Murger. » Pauvre Jules Janin ! M. Béraldi, déjà nommé, s'est montré dans son dernier ouvrage : *Estampes et Livres,* bien cruel pour cet ancien et vénérable « prince

de la critique ». Le fait est que Jules Janin, quand il se mêlait de pontifier comme bibliophile, atteignait sans effort les dernières limites du ridicule. Ainsi, sa description de l'atelier du relieur Thouvenin mérite de rester légendaire. Malgré tout, Jules Janin aimait les livres ; on connaissait son goût pour les « grands papiers » ; et c'était afin de flatter sa manie, bien innocente au fond, que les auteurs désireux, comme Murger, d'obtenir un article de lui, faisaient tirer des exemplaires de luxe ; et je dois à cette circonstance de posséder les *Scènes de la Bohême,* sur papier de Hollande... Non, il ne faut pas dire de mal de Jules Janin.

Même sur papier ordinaire, l'édition originale des *Scènes de la Bohême* est un livre extrêmement rare ; j'ajoute que c'est un livre très curieux ; on y lit un chapitre entier qui a disparu de toutes les éditions subséquentes. L'honneur d'avoir signalé le premier cette particularité revient à M. Émile Zola ; j'ai sous les yeux un article signé de lui, dans le numéro du *Figaro* portant la date du 15 novembre 1880 : il y est parlé de ce chapitre, il y est dit que sa suppression fut une concession de Murger aux instances de ses amis républicains, et

notamment de Nadar. Car il est nettement antirépublicain, ce chapitre écrit sous l'impression toute chaude de la révolution de 1848.

Pour en prendre connaissance, il faut posséder l'édition originale (1); or, je viens de dire qu'elle est presque introuvable. Je n'ignore pas qu'il se trouve reproduit dans l'édition publiée par M. Jouaust, pour la Société des *Amis des Livres,* en 1879, sur l'édition originale. Mais cette réimpression n'a été tirée elle-même qu'à 120 exemplaires. Aussi je crois qu'une analyse et des citations développées ne manqueront pas d'intérêt.

Donc, la République de 1848 vient d'être proclamée. Les artistes et les étudiants de dixième année qui sont les héros du livre de Murger sont étrangers par principe à la politique, comme aux autres réalités de ce monde : « Quand on leur demandait leur opinion sur le nouvel ordre de choses, ils répondaient assez ordinairement : « Nous avons « remarqué que les pavés, bien qu'ils aient été « beaucoup retournés à propos de la République, « usaient encore davantage les bottes que du temps « de la Monarchie. Mais comme sous le régime

(1) Une obligeante communication de MM. Calmann-Lévy m'a permis de constater que ce chapitre se trouve, mais modifié et très allongé, dans un recueil de morceaux détachés de Murger qui parut, après sa mort, sous le titre de *Dona Sirène,*

« actuel nous sommes tous exposés à devenir mi-
« nistres, cela fait bien un peu compensation. »
Et ils se remettaient à leur fenêtre pour voir passer leur portier qui venait d'être nommé proconsul dans un département. »

Cependant l'un d'entre eux, le philosophe Colline, voit un jour un rassemblement considérable dans une rue ; il en demande la cause, on lui répond : Ce sont des gens qui vont demander des places. — Il se met à la queue, il se trouve entraîné dans un café par le flot.

« Un spectacle curieux se présente à ses regards. Tous les habitués étaient en train de jouer à des jeux divers, qui aux cartes, qui aux dominos, qui au billard ; mais les enjeux n'étaient ni en consommation, ni en argent ; on jouait des places du gouvernement.

« A une table, Colline vit avec surprise un monsieur chauve qui venait de gagner, en cinq points d'écarté, à un homme maigre une sous-préfecture. C'était la septième que ce monsieur gagnait dans la journée, et il paraissait si satisfait de son gain qu'en se retirant il donna au garçon un bureau de tabac pour boire.

« A une autre table, un autre joueur venait de perdre en cent points de dominos une recette particulière contre deux fauteuils de substitut et une direction des postes en province. Le joueur

décavé alla trouver un gros monsieur très entouré, et, le tirant à part, lui demanda s'il ne pouvait pas lui prêter de quoi se rattraper.

« Le gros monsieur tira un portefeuille de sa poche, l'ouvrit et dit au joueur :

« Voici une demi-douzaine de nominations de « commissaires dans les départements ; c'est tout « ce que j'ai sur moi. »

« Et il les tendit au joueur absolument comme un ami qui prête de l'argent à un ami, pour lui fournir l'occasion de se rattraper au jeu.

« De temps en temps, à son grand étonnement, Colline entendait des gens qui se demandaient les uns aux autres :

« Avez-vous de la monnaie d'un chef de division « ou bien pourriez-vous me changer une recette « générale ? » Et les échanges s'opéraient, les petites places faisant la monnaie des grosses.

« Colline, de plus en plus surpris, s'était approché du billard où une partie intéressante paraissait engagée.

« On y faisait une poule d'honneur. Le vainqueur devait gagner une ambassade et une pipe d'écume. »

Après diverses péripéties, Colline gagne la poule d'honneur.

« Un garçon de café, qu'on supposait être membre du gouvernement, vint lui remettre sa pipe d'écume.

« Et l'ambassade ? demanda le philosophe ; je voudrais bien toucher l'ambassade.

« Citoyen, soyez tranquille ; veuillez seulement nous donner votre nom ; votre nomination sera signée ce soir et paraîtra demain au *Moniteur*...

« Le lendemain, le *Moniteur* contenait ces lignes dans sa partie officielle :

« Le citoyen Colline vient d'être chargé d'une « mission en Allemagne. »

« A propos de cette note, les journaux du lendemain se livrèrent à une foule de commentaires et interprétèrent chacun d'une manière différente, le but de cette ambassade.

« Au moment de partir seulement, Gustave Colline apprit quel était l'objet de sa mission. On l'envoyait en Hongrie traiter l'achat d'un million de sangsues pour le compte des hôpitaux militaires. Le philosophe ne fit pas le dégoûté et partit pour la résidence de.... où il se lia d'amitié avec le prince régnant, qui le fit chevalier de l'ordre de la *Concorde* de 1re, 2e et 3e classes. »

Tel est le chapitre intitulé : *Son Excellence Gustave Colline*. Mon avis est qu'en réclamant sa suppression, les amis républicains du pauvre Murger furent bien maladroits : il y avait donc quelque chose de vrai dans cette charge, qu'ils se sentirent blessés ?

III

L'Édition originale des Caractères de la Bruyère.

J'ai fait, à propos de l'édition originale des *Contes* de Perrault, allusion aux *cartons* de l'édition originale des *Caractères* de La Bruyère. Cette simple mention m'a valu une très aimable lettre d'un correspondant qui a bien voulu me demander de le renseigner plus amplement. Je souscris d'autant plus volontiers à ce désir, que l'étude à laquelle je suis si courtoisement convié peut intéresser non-seulement les bibliophiles de profession, mais le grand public. Il ne s'agit pas de relever simplement des curiosités bibliographiques et d'établir, selon une formule célèbre, que telle édition est la bonne parce qu'elle contient..... *la faute*. Les particularités qui vont être relevées ouvrent un jour sur la méthode de travail des maîtres du grand siècle, et aussi sur la façon dont la censure fonctionnait à cette époque. Je m'empresse d'ajouter que je ne prétends pas avoir fait, à propos de ce livre, la moindre découverte. Tout a été dit déjà, notamment par M. Servoix, le savant éditeur de La Bruyère, dans la collection des *Grands Écrivains* de la maison Hachette, et par M. Jules Le Petit dans sa *Bibliographie des Édi-*

tions originales. En résumant leurs travaux, en tâchant de présenter ce résumé dans une forme accessible à tous, je rendrai du moins service aux lecteurs qui ne possèdent ni les *Grands Écrivains*, ni le curieux ouvrage de M. Le Petit.

C'est en 1688 que parut le chef-d'œuvre de La Bruyère. L'édition originale ne porte pas de mention d'édition, ce qui la distingue de deux autres éditions publiées la même année et numérotées 2e et 3e. Elle porte l'adresse du libraire Étienne Michallet, à Paris, ce qui la distingue d'une édition provinciale donnée, également en 1688, par le libraire Thomas Amaudry, à Lyon.

Jusqu'à ces derniers temps, les bibliographes avaient borné là leurs investigations et leurs indications. Mais un beau jour, le cénacle des bibliophiles frémit en apprenant une nouvelle imprévue : M. G. de Villeneuve, l'aimable et très distingué amateur qui possède tant de merveilles, venait de découvrir un exemplaire de l'édition originale offrant avec tous les autres exemplaires connus des différences nombreuses et notables. Au surplus, depuis que cette découverte a appelé l'attention sur les variantes de La Bruyère, trois autres exemplaires semblables à celui de M. de Villeneuve ont été signalés.

Disons-le sans plus tarder, il s'agit simplement de variantes. Nous sommes en présence non pas

de deux impressions différentes, mais d'une seule impression au cours de laquelle certains feuillets furent supprimés et remplacés par d'autres qui prirent, dans les *feuilles* imprimées, au moyen d'un collage sur des onglets, la place des feuillets rejetés.

Pourquoi ces suppressions ? Voilà ce qu'il est intéressant de rechercher. On en compte une vingtaine, au total. Quelques-unes sont expliquées par le mécontentement qu'éprouva l'auteur en voyant que des fautes d'impression, de vulgaires *coquilles,* malgré tout le soin apporté à la correction, continuaient à altérer son texte. Passons.

D'autres cartons, bien plus curieux, nous révèlent des changements introduits après coup par La Bruyère. Certes, il était de ceux qui « vingt fois sur le métier, remettent leur ouvrage » ; avant de livrer son manuscrit aux typographes, il l'avait bien des fois raturé, remanié, amélioré... N'importe, il y a des négligences qui, en dépit des efforts les plus assidus, ne frappent l'œil que sur l'imprimé. Ainsi, page 263, La Bruyère avait écrit : « Le plaisir « d'un roi qui est digne de l'être, est de l'être « moins quelquefois... » C'était amphibologique. Aussi donna-t-il l'ordre d'enlever cette page des exemplaires que l'éditeur Michallet était en train de faire relier pour la mise en vente, et il la fit réimprimer en modifiant la phrase comme suit :

« Le plaisir d'un roi qui est digne de l'être, est « d'être moins roi quelquefois... »

De même, page 274, il avait écrit cette pensée : « Il y a des gens qui apportent en naissant chacun « de leur part de quoi se haïr pendant toute leur « vie et ne pouvoir se supporter. » A vrai dire, cela ne signifiait pas grand'chose, et La Bruyère s'en aperçut; aussi substitua-t-il cette nouvelle pensée : « Une grande âme est au-dessus de l'injure, « de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; et « elle serait invulnérable si elle ne souffrait par la « compassion. »

On voit ce que ces retouches et bien d'autres, faites jusqu'au dernier moment, parfois au-delà, dénotent de travail, de sincérité et de conscience de la part des maîtres écrivains du grand siècle. Car La Bruyère n'était pas seul à user de ce procédé : l'étude des éditions originales de La Rochefoucauld, de Boileau, etc., révèle des scrupules du même genre.

Enfin, nous trouvons, dans l'examen des exemplaires non cartonnés des *Caractères*, l'indice de certaines préoccupations d'un genre différent. Dès 1687, le 8 octobre, La Bruyère avait, après avoir communiqué son manuscrit, obtenu l'approbation et le privilège nécessaires pour passer outre à la publication. Qu'advint-il ensuite? Les cartons nous font connaître qu'il atténua, postérieurement

à l'approbation obtenue, les hardiesses de quelques passages. Le fit-il de lui-même ou bien à la requête des censeurs ? Nous l'ignorons ; toujours est-il que des atténuations furent opérées ou consenties par lui.

Page 252, il parlait des *Princes* en des termes qui pouvaient éveiller la susceptibilité. Bien vite, au moyen d'un carton, le mot *Grands* remplaça le mot *Princes*.

Mais c'est surtout au feuillet coté 317-318 que la modification est importante. L'auteur consacrait un long alinéa à décrire et énumérer les vertus d'un évêque, véritablement « imitateur du zèle et « de la piété des apôtres ». La conclusion était celle-ci : « Comment lui est venue, dit le peuple, « cette nouvelle dignité ? » Prenez maintenant un exemplaire ordinaire, c'est-à-dire cartonné, de l'édition originale : la description des qualités et vertus du prélat anonyme aboutit à cette conclusion totalement différente : « Les temps sont « changés, et il est menacé sous ce règne d'un « titre plus éminent. »

Je m'arrête, avec l'espoir que je n'ai pas perdu mon temps si j'ai démontré que la bibliophilie, employons le terme de bibliomanie, pour peu que l'on y tienne, ne laisse pas d'apporter souvent une utile contribution à l'histoire et aux études littéraires.

IV

La Bibliothèque Spencer.

14 août 1892.

Toute la presse a annoncé la vente de la bibliothèque de lord Spencer, achetée en bloc, au prix de plus de six millions de francs.

L'émoi a été grand dans le Landerneau de la bibliophilie internationale. Songez donc ! La bibliothèque Spencer, également appelée bibliothèque d'Althorp, du nom de la résidence de la famille, était une des plus célèbres et des plus riches parmi ces princières collections qu'un certain nombre de grandes familles d'Angleterre avaient patiemment formées, chaque génération complétant l'œuvre des précédentes, véritables musées qui souvent pouvaient rivaliser avec les collections publiques. Et les voici dispersées l'une après l'autre ! Celle du château d'Althorp était la dernière. Depuis plusieurs années déjà, on savait que le possesseur actuel serait obligé de s'en défaire. Quelles merveilles uniques n'allait-on pas voir défiler !

Jules Janin, dans le *Livre,* a décrit en des termes pathétiques la surprise et la douleur des bibliophiles de son temps qui, se rendant certain

soir à une vente annoncée, apprirent que le lot avait disparu, d'un seul coup et tout entier enlevé par un amateur audacieux : « Vous entendez d'ici « les cris, les plaintes, les intimes frémissements, le « triste retour de nous tous dans nos maisons « privées de nos espérances. Déjà (dérision, ce sont « là de tes coups, Fortune !) nos livres avaient fait « place aux nouveaux venus ; nous avions déblayé « (précaution ridicule !) certain petit coin de cer- « taine tablette, où le volume attendu devait briller « tout à son aise. Hélas ! vain espoir ! chacun s'en « revint tête basse, en songeant, celui-ci, à sa « montre d'or qu'il a mise en gage, celui-là aux « deux plats d'argent qu'il s'est volés à lui-même, « et ce troisième au petit cheval qu'il a refusé à « son fils unique ! Ah ! Malheureux ! malheureux ! « malheureux ! »

Ces sentiments sont ceux de quiconque, dans le vieux monde et aussi dans le nouveau, s'intéresse aux livres. La vente Spencer devait faire sortir nombre de trésors uniques que Londres et Paris, Pétersbourg et Berlin s'apprêtaient à se disputer. Les moindres seigneurs devaient eux-mêmes pouvoir glaner dans ce vaste champ de plus de cinquante mille volumes !

Depuis deux cents ans et davantage, les Spencer cherchaient et recueillaient les livres avec une passion héréditaire. De cette passion, Jules Janin

cite, dans l'ouvrage mentionné plus haut, un trait caractéristique : « Lord Spencer resta toute une « année à Rome ; il ne visita ni Saint-Pierre, ni le « Colisée, ni le Vatican ; il ne s'occupa que des « bouquinistes, et quand il eut trouvé le *Martial* de « Sweynheym et Pannartz, de 1473, il s'en revint « tout d'une traite. Son cabinet, par longueur de « temps, est devenu le plus riche cabinet de « Londres. »

En 1814, un savant bibliographe, le Révérend Dibdin, entreprit de publier le catalogue de la bibliothèque Spencer ; l'ouvrage ne forme pas moins de six gros volumes, dont le dernier parut en 1822. Ce catalogue est lui-même un livre de valeur ; le dernier exemplaire vendu en France est celui de M. Destailleur qui a, l'année dernière, atteint le prix de 320 francs. Que n'y a-t-il pas dans ce catalogue, surtout en fait d'impressions xylographiques, d'incunables et d'éditions *princeps* des Alde, des Estienne, des Manuce !

Il y a la première gravure sur bois qui ait porté une date : c'est un saint Christophe, impression xylographique de 1423. Il y a plusieurs volumes de Grolier. Il y a les deux éditions du *Psalterium* de 1457 et de 1459. La seconde de ces éditions a seule passé en vente au cours de notre siècle : l'exemplaire fut vendu... 125.000 francs. A ce compte, que ne vaut pas l'exemplaire de 1457 ?

Il y a le *Boccace* publié par le libraire Valdarfer en 1471, première édition avec date. Cet exemplaire a toute une histoire que je demande la permission de narrer d'après Brunet.

Disons d'abord qu'il est bien complet, ce qui le distingue de l'exemplaire de la bibliothèque Ambroisienne, auquel il manque un feuillet, et de celui de notre Bibliothèque Nationale, incomplet de trois feuillets.

Acheté cent guinées, soit 2.625 francs, au commencement du siècle dernier, l'exemplaire qui nous occupe brilla longtemps à une place d'honneur dans la collection du duc de Roxburghe. A la vente de cet amateur, en 1812, il donna lieu à une lutte émouvante entre lord Spencer et le marquis de Blandford, qui fut ensuite duc de Malborough : celui-ci resta maître du terrain et du volume pour le prix de 2.260 livres sterling, soit 56.500 francs !

Battu, mais non résigné, lord Spencer ne perdit pas de vue le précieux *bouquin ;* il guettait une revanche, dont l'occasion ne tarda pas à lui être offerte : sept ans après, en juin 1819, le *Boccace* était vendu de nouveau, et cette fois lord Spencer en devint acquéreur, à un prix moindre d'ailleurs.

Vous êtes-vous jamais demandé quelle fut l'origine des sociétés de bibliophiles qui pullulent à l'étranger comme en France ? Il faut la chercher

dans cette adjudication de 1812. « Elle produisit, « dit Brunet, une telle sensation parmi les biblio- « philes de Londres que ceux-ci résolurent de « perpétuer le souvenir de ce mémorable événe- « ment en fondant, sous le nom de *Roxburghe* « *Club*, une société dont les membres se réunissent « tous les ans le 17 juin, jour anniversaire de « l'adjudication. Là se portent des toasts : à la « cause de la bibliomanie dans le monde entier ; à « l'immortelle mémoire de Valdarfer ; à la famille « des Manuce; à celle des Estienne ; à John, duc « de Roxburghe. »

Telle est, à très larges traits, l'histoire de la bibliothèque Spencer. Avouez maintenant que les bibliophiles qui comptaient voir et qui ne verront pas cette collection dispersée aux enchères, ont lieu d'être émus. Qu'ils ne se désespèrent pas cependant ! Je parle surtout des bibliophiles français. L'hiver et le printemps prochain leur réservent des ventes où les plus difficiles trouveront d'amples satisfactions. Que les amateurs ne manquent pas aux beaux livres ! Nous pouvons garantir que ce ne sont pas les beaux livres qui vont leur manquer.

LIVRES NOUVEAUX

COMPTES RENDUS

§ Ier : PUBLICATIONS ARTISTIQUES

I

Les Livres d'art en 1891.

25 octobre 1891.

Nous avons promis que nos *Tablettes* tiendraient au courant des publications destinées aux bibliophiles. C'est une des parties les plus attrayantes de la tâche que nous avons entreprise. Débutons, si vous le voulez bien, en jetant un coup d'œil

rapide, trop rapide forcément, sur quelques-unes des éditions d'art qui, dans le courant des derniers mois, se sont signalées à l'attention des amateurs.

Entrons chez Conquet, le libraire de la rue Drouot ; du moment qu'il est question d'art, d'impressions parfaites, d'illustrations exquises, on ne sera pas surpris qu'une de nos premières visites soit pour lui. Sur les rayons de sa bibliothèque particulière, nous admirons les superbes éditions qui ont établi sa renommée ; les plus habiles relieurs de ce temps-ci, Cuzin et Joly, Chambolle-Duru et Marius Michel, Champs, Lortic fils, Ruban, etc., ont habillé pour lui ces exemplaires choisis de maroquins splendides, aux dorures éblouissantes. Mais dans le magasin vous n'apercevez plus aucune de ces belles publications : les *Mémoires du Chevalier de Grammont,* la *Princesse de Clèves,* la *Chartreuse de Parme,* le *Rouge et Noir*..... ; et leur absence s'explique par une raison excellente, décisive : depuis longtemps ces éditions sont totalement épuisées.

Voici pourtant un petit livre, tout petit, mais combien charmant dans sa simplicité ! Il a paru tout récemment, et c'est ce qui explique la présence de quelques exemplaires. Vous connaissez au moins de nom le joli récit de J. Michelet : *Thérèse et Marianne ?* Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le

dans cette ravissante édition d'un goût si pur, illustrée des jolies eaux-fortes de V. Foulquier.

— « A bientôt d'autres publications, n'est-ce pas, monsieur Conquet ? — Sans doute, à bientôt. — Et vous préviendrez l'auteur des *Tablettes ?* — Assurément. — A bientôt donc ! » Et nous voici, les bibliophiles marchant vite quand leur démon les pousse, rue de Lille. Hélas ! cette maison où nous entrons va se fermer ; cette « Librairie des Bibliophiles », d'où tant d'œuvres distinguées sont sorties, vient d'être vendue ; M. Jouaust se retire ! Hâtons-nous d'ajouter que ses successeurs, MM. Marpon et Flammarion, ont l'intention de continuer au moins quelques-unes de ses collections ; nous leur souhaitons de maintenir les traditions de M. Joaust en s'inspirant de ses exemples ; c'est leur désir ; nous comptons qu'ils y réussiront. Et cependant nous ne pouvons dissimuler les regrets que nous cause la détermination de M. Jouaust. Il a droit à la reconnaissance de tous les amateurs de livres. Son nom en bas d'une couverture était à lui seul une recommandation : on savait d'avance qu'au point de vue de la correction du texte, de l'exécution typographique, du choix de l'illustration et du goût de l'ornementation, l'ouvrage ne pouvait rien laisser à désirer...

Comme pour augmenter encore nos regrets, il nous a légué, en guise d'adieux, un petit chef-

d'œuvre, les *Mémoires de Mme de Staal de Launay,* avec une préface de Mme la baronne Double et des eaux-fortes d'Ad. Lalauze.

C'est également Lalauze qui a illustré un des plus gracieux volumes dont nous ayons à parler: le *Dernier Abbé,* de Paul de Musset, récemment publié par Ferroud. Le livre, devenu introuvable, était presque inconnu; il a pourtant son mérite littéraire et son intérêt, que M. Anatole France a mis en relief dans une préface brillamment enlevée. L'éminent dessinateur, auquel l'éditeur a fait appel, s'est surpassé. S'il était une série de sujets qui convînt au talent de M. Lalauze, c'était celle-là. M. Lalauze appartient à l'école des Marillier et des Eisen, les grands maîtres du siècle dernier; il a leur esprit, il a leur finesse; il était comme chez lui avec le *Dernier Abbé.* Et que de recherches! Quelle conscience! quel souci de la couleur locale! Essayez de vous procurer la planche d'essai de la vignette qui représente le foyer de la danse à l'Opéra en 1770 : vous verrez par quels tâtonnements l'artiste a passé pour retrouver les costumes exacts de l'époque... Mais je vous parle des premiers états des figures comme s'il était encore possible de les rencontrer! Il y a beau temps, malgré que le livre date à peine de trois ou quatre mois, que les tirages de luxe ont été enlevés ; et nous félicitons les bibliophiles qui

se sont jetés avec empressement sur ce volume si parfaitement réussi.

Ne quittons pas la « Librairie des Amateurs, » ainsi s'appelle le magasin de M. Ferroud, sans signaler le *Livre d'Or de J.-F. Millet,* orné de 17 eaux-fortes par Frédéric Jacque : un beau livre, et dont le texte était digne d'une impression luxueuse. C'est une étude compétente et autorisée sur le grand peintre mort trop tôt pour jouir de sa gloire.

Doit-on dire de M. de Piis, écuyer, ce qui a été dit de son contemporain Dorat : « Il s'est sauvé du naufrage par les *planches* »? M. de Piis faisait, aux entours de 1780, des petits vers, des madrigaux, des contes, des chansons, voire des poèmes didactiques, dans le goût du temps. C'était un aimable vivant, musqué, pommadé, guilleret, pas plus mauvais sujet qu'un autre au demeurant ; son nom s'est éteint tout récemment, à Bordeaux, dans la personne du meilleur, du plus respectable et du plus aimable des gentilshommes, qui ne désavouait pas son ancêtre. N'empêche que très probablement on ne lirait plus les vers de de Piis, si l'on ne trouvait pas du plaisir à regarder les gravures dont les artistes de l'époque les illustrèrent. A ce point de vue de la décoration, la plus remarquable de ses œuvres est le recueil intitulé *Chansons Nouvelles* ; il fut édité en 1785 ; les

figures sont de Le Barbier ; elles furent gravées par Gaucher. Ce petit livre est d'une rareté insigne ; les beaux exemplaires atteignent des prix élevés. M. Rouquette vient de nous en donner une reproduction absolument textuelle et exacte.

J'entends le lecteur se récrier : N'avons nous pas assez de reproductions ? N'en avons-nous pas beaucoup trop ? Les Lemonnyer, les Rouveyre, et d'autres, encore n'ont-ils pas, depuis dix ans, encombré le marché d'une quantité démesurée, excessive, absurde, de reproductions ? — C'est absolument mon avis. Lemonnyer prétendait vulgariser la bibliophilie ; j'estime qu'il lui a porté un coup funeste. Au surplus, cela ne lui a guère porté bonheur. « Vous désireriez posséder, disait-il aux jeunes amateurs, aux débutants, les *Chansons de Laborde*, par exemple ? C'est quatre mille francs. Eh bien ! venez chez moi ; je les réimprime ; pour quatre cents francs vous allez les avoir. » L'erreur commerciale de Lemonnyer fut de s'imaginer qu'il trouverait beaucoup de clients pour ses *Chansons de Laborde* à quatre cents francs : les grands amateurs ne se soucièrent pas d'une reproduction ; le grand public se sauva devant le prix. Quelques naïfs furent seuls attirés ; le *krach* inévitable s'est produit ; les acheteurs à quatre cents francs se lamentent aujourd'hui d'avoir entre les mains des *rossignols* sans valeur et nous en

connaissons qui ont été dégoûtés, peut-être à jamais, de la bibliophilie par cette fâcheuse aventure.

Empressons-nous d'ajouter qu'avec les réimpressions du genre de celles des *Chansons de Piis,* rien de pareil n'est à craindre. Le tirage est fait à très petit nombre, ce qui est une condition essentielle de ce genre de publications. Le prix est très modeste, encore que rien n'ait été négligé pour rappeler l'original aussi fidèlement que possible. La librairie Rouquette n'a entrepris une spéculation à aucun dègré ; mais ayant, par un hasard heureux, retrouvé les cuivres mêmes de l'édition ancienne, qu'il a suffi de retoucher légèrement, elle a fait profiter les amateurs de sa bonne fortune.

II

PETITS CONTES EN PROSE, *d'Hégésippe Moreau. (Édition Rouquette, illustrée par Félix Oudard.)*

29 décembre 1891.

Triste fin d'année pour les bibliophiles ! Ce n'est pas que les livres d'étrennes soient rares : regardez plutôt l'étalage du *Bon Marché* ou celui du *Louvre*, comptoir de la librairie, entre le comptoir des chaussures et celui des flanelles. Téléphone et ascenseur ; buffet gratuit. Les grands bazars tiennent maintenant l'article littérature comme tous les autres. Les enfants, les adolescents y trouvent tout ce qu'ils peuvent souhaiter. J'ajoute, d'ailleurs, que nombre de ces volumes méritent aussi de plaire aux parents ; le *Moniteur* en a recommandé beaucoup, qui sont dignes d'orner la table du salon de famille. Grands et petits y ont leur compte. Mais le livre d'art proprement dit ! où est-il ? Hélas ! les lauriers sont coupés ! Naguère, aux approches du premier janvier, d'innombrables publications de haut luxe s'offraient à l'amateur ; elles le tentaient, et l'amateur n'avait que l'embarras de choix, du moins quand un autre embarras n'arrêtait pas ses élans, car les prix n'étaient

pas tout à fait les mêmes que ceux des plus beaux volumes pour collégiens, même dorés sur toutes les tranches.

Jouaust nous alléchait alors avec ses « grands papiers » ; mais la maison Jouaust n'existe plus ! Conquet et Launette étalaient les séductions de leurs « tirages à part » ; Conquet et Boudet, successeur de Launette, n'ont rien lancé en ce présent mois de décembre 1891. Remontez seulement à deux ans en arrière ; Mame nous donnait son *Polyeucte*, un des beaux livres de ce temps-ci ; Mame s'abstient cette année. Hachette publiait son magnifique *Boileau ;* j'entends dire du bien de son édition du roman d'About, *Trente et quarante ;* j'avoue que je ne la connais pas ; en tout cas, ce n'est plus le *Boileau !*

On a trop produit, voilà la cruelle réalité, et l'on hésite à augmenter encore des stocks qu'on a peine à écouler. Honneur, dans ces conditions, deux fois honneur aux braves qui, malgré tout, vont de l'avant !

Au premier rang de ces braves, il y a Rouquette. Pendant longtemps Rouquette s'était contenté de découvrir et de vendre ce qu'il y avait de plus beau en fait de livres. Puis il s'est mis à faire lui-même de très beaux livres, et son fils, maintenant à la tête de la maison, continue la tradition. C'était l'an passé, un bien joli volume que son *Point de*

lendemain, le conte de Vivant-Denon, orné d'illustrations de Paul Avril. Rouquette vient de lui donner un digne pendant : *Petits Contes en prose,* tel est le titre ; l'auteur, c'est ce pauvre diable d'Hégésippe Moreau, qui fut un méconnu de son vivant ; l'illustration est l'œuvre de Félix Oudart; 375 exemplaires numérotés, tel est le tirage, et les planches ont été détruites.

Ce volume est bien réussi. Il offre un intérêt littéraire. Sainte-Beuve appréciait fort les *Contes en prose,* et Sainte-Beuve avait raison. Il y a là quatre récits, tous charmants, qui nous transportent dans les milieux les plus divers. Le *Gui de chêne* est une sorte de poème antique ; la *Souris blanche* est un conte de fées dont l'action se déroule à l'époque de transition entre le Moyen-Age et la Renaissance; la nouvelle intitulée les *Petits Souliers* met en scène l'impératrice Joséphine ; *Thérèse Sureau* est une histoire *vécue,* qui a dû se passer vers 1840. Et tout cela est honnête dans le fond, exquis dans la forme. La variété, qui donne tant d'attrait aux récits, se retrouve dans les jolis dessins de F. Oudart, admirablement adaptés aux sujets, tour à tour larges et élégants, sobres et poétiques. M. Oudard avait déjà fait ses preuves ; sa nouvelle œuvre lui assigne une place distinguée parmi nos illustrateurs.

III

La Mouche, *par Alfred de Musset (édition Ferroud, illustrée par Ad. Lalauze.)*

26 mai 1892.

« Le *Moniteur* demandait une nouvelle ; Alfred « écrivit en quelques jours la *Mouche*, et je ne crois « pas que, pour la grâce et la fraîcheur, cette petite « composition soit au-dessous de ses autres œuvres « en prose. On se sent, à la lecture de cette histo- « riette, en rapport avec un esprit toujours vif et « jeune. Les derniers chapitres de la *Mouche* furent « achevés en décembre 1853, au moment où les « premiers étaient livrés à l'imprimerie. Ce ne fut « pas son dernier ouvrage, puisque l'année sui- « vante il fit encore *l'Ane et le Ruisseau*, mais ce « fut sa dernière publication. »

Paul de Musset, le frère du poète, a raconté dans les termes qu'on vient de lire l'origine de l'œuvre dont nous annonçons une édition de grand luxe. Cette œuvre est presque, pour le *Moniteur universel*, un papier de famille, un document domestique.

Versailles est le théâtre de cette nouvelle, le Versailles du dernier siècle ; Louis XV, Mme de Pompadour et les seigneurs de la cour en sont les personnages. Il y a là, comme on dit aujourd'hui, une « restitution » historique, sans étalage d'érudition pédante, mais avec une intensité de vie et de couleur tout à fait remarquable. Comme l'a écrit M. Philippe Gille dans l'intéressante introduction qui ouvre le volume, « à l'aide de patientes « recherches, il est permis à tout le monde de « parler savamment d'un siècle..., mais il n'est « donné qu'à l'écrivain, au poète de reconstituer « d'un mot toute une époque... En quelques pages, « Alfred de Musset nous a dépeint un aspect de la « cour de Louis XV et, soulevant un coin de « rideau du temps, il nous a montré pour un ins- « tant, tels qu'ils étaient, et les salons du grand « palais de Versailles et ceux de la bombonnière « de Trianon, dans le luxe étincelant des fêtes et « le raffinement de l'intimité. »

M. Ferroud, l'éditeur déjà connu par de si artistiques publications qui l'ont mis au premier rang dans l'estime des amateurs, a eu l'excellente idée de déterrer ce bijou littéraire, enfoui dans l'œuvre d'Alfred de Musset. Et comme il l'a enchâssé !

L'an passé il nous donnait une nouvelle, presque inconnue également, de Paul de Musset, le *Dernier*

Abbé. C'est pour servir de pendant à ce premier volume qu'il vient de publier la *Mouche.*

Comme pour le *Dernier Abbé,* M. Ferroud a confié l'illustration à M. Lalauze. Versailles et Trianon, le Théâtre des appartements et la Galerie des Glaces, quel cadre pour M. Lalauze! Son talent ne pouvait que s'y déployer à l'aise; il était là comme chez lui. Si l'art du XVIIIe siècle n'avait pas existé, Lalauze l'eût inventé. Il ne copie pas les Eisen ou les Marillier, ces artistes exquis dans l'œuvre desquels revivent toutes les grâces délicates et raffinées de leur temps; il ne les imite pas, mais il est de leur famille. C'est tout naturellement, et en suivant son instinct, qu'il a leur trait de burin et leur tour d'esprit.

Mais il est moderne par le travail, par le souci de l'exactitude, la recherche du vrai. Le côté aimable de son illustration frappe tout d'abord. Allez au fond : c'est une illustration *documentée* comme pas une. Sur la couverture vous voyez des armoiries : les *trois tours* de Madame de Pompadour vous apparaissent dans un cartouche supporté par des animaux fantastiques; ce n'est pas une fantaisie, c'est la reproduction d'un dessin de Gabriel de Saint-Aubin, composé pour la favorite. Un médaillon orne le titre; on y voit deux profils : l'un d'eux est la tête de Mme de Pompadour, d'après une gravure de Cochin; le second est la

reproduction d'un camée représentant Louis XV et gravé par la Pompadour elle-même. Au-dessus, dans les épreuves hors texte, vous voyez une *remarque* qui représente une femme de trois quarts : c'est la copie du portrait de la Pompadour, par Latour. Mais où M. Lalauze a-t-il découvert tous ces documents ? N'oubliez pas qu'il a gravé sous le titre : l'*Œuvre de Maurice Quentin de Latour au musée de Saint-Quentin,* un ouvrage dans lequel il n'a maintenant qu'à puiser pour se mettre et nous mettre en contact direct avec les choses, les personnages et les physionomies du XVIIIe siècle.

Même préoccupation de la fidélité dans le décor. Voici une ravissante figure qui nous montre un *Bal masqué* à la cour; vous reconnaissez la « Galerie des Glaces » de Versailles. Voici une autre figure, non moins belle, qui représente la *Comédie*. Vous ne vous rendez pas bien compte de ce qu'est cette salle de spectacle ? N'en soyez pas surpris : la scène se passe dans le *Théâtre des appartements,* et ce théâtre a été détruit ; mais M. Lalauze a retrouvé un dessin de Cochin, donnant ce théâtre, et il l'a copié.

Un éventail joue dans le récit un rôle important. M. Lalauze aurait voulu reproduire un éventail ayant appartenu à la Pompadour ; il a cherché longtemps, sans trouver ; mais celui qui fait le sujet du cul-de-lampe final est d'après Cochin.

Je signale aussi les portraits de Musset qui se trouvent en tête du volume et dans l'Introduction. Le premier était déjà connu ; il est reproduit ici avec une perfection admirable. Le second, qui est la copie d'un tableau du peintre Van Brée, n'avait pas encore été gravé ; il est tout à fait curieux.

J'en ai dit assez pour inspirer aux artistes le désir de connaître cette belle publication, et aux amateurs, celui de la posséder. Qu'on se dépêche ! Plus tard, ce serait trop tard. On se plaint de la crise de la librairie ; on parle d'éditions entières qui moisissent en magasin. Tel n'est pas le cas de ce livre-ci : les emplaires disparaissent, et c'est à peine si, après huit jours de vente, il en reste quelques-uns chez M. Ferroud. C'est que le tirage est de 500 en tout, papiers de luxe compris. Voilà le vrai livre de bibliophile !

IV

PAYSAGES PARISIENS, *par M. Ém.* GOUDEAU ; *illustration d'Auguste* LEPÈRE.

M. Auguste Lepère est le grand maître de la gravure sur bois à notre époque : il en connaît tous les secrets, toutes les délicatesses ; c'est un virtuose qui réalise en se jouant de véritables tours de force. Il a réhabilité un procédé que, depuis un certain temps, l'insuffisance de ses adeptes avait déprécié. Sous sa main, le bois s'anime, il se colore, il rend des effets d'une intensité merveilleuse. En même temps, M. Lepère est un amoureux de Paris, de son ciel, de son mouvement, de sa poésie spéciale. Il jouit, en artiste qui sait rendre ce qu'il voit, du spectacle mobile et infiniment varié des boulevards, des rues, des quais. Il n'est pas jusqu'aux brouillards de la Seine, jusqu'aux giboulées sous lesquelles le promeneur court et se sauve, jusqu'aux orages et aux déroutes qu'ils déterminent parmi les oisifs des Champs-Élysées, qui n'aient leur charme à ses yeux.

Un jour, Lepère arrive chez M. Henri Béraldi ; il est ébloui de ce qu'il vient de contempler : le jardin des Tuileries par un soleil radieux ; les

marronniers projetant une ombre épaisse, et dans cette ombre les tâches multicolores des enfants prenant leurs ébats en costumes clairs... Quel paysage ! s'écrie-t-il ; oh ! quel livre on ferait avec des paysages parisiens ! Mais l'écrivain pour composer ce livre ? Mais l'éditeur pour le publier ?... M. Béraldi l'écoute : « Auteur et éditeur, lui dit-il, je vous procurerai tout cela ; mettez-vous à l'œuvre ; gravez vos paysages parisiens... »

Et Lepère grava ; et M. Béraldi découvrit tout à point un écrivain de talent, M. Em. Goudeau, pour accompagner cette illustration d'un texte approprié, pittoresque aussi, bien vivant et essentiellement parisien. Il ne fallait plus trouver que l'imprimeur : M. Lahure était là ; il entra dans le plan qui lui était proposé avec une conviction absolue et le parti-pris de faire, à son tour, œuvre d'artiste. De cette collaboration d'un dessinateur hors ligne, d'un auteur de mérite et d'un typographe hors de pair, sous l'impulsion d'un bibliophile, est sorti l'ouvrage que nous annonçons.

« Si vous parlez des *Paysages parisiens,* nous écrivait l'autre jour M. Béraldi, je vous demande de faire ressortir la large part qui revient à l'imprimeur, M. Lahure. » Le fait est qu'il a fallu, pour produire une œuvre aussi exceptionnelle, les soins exceptionnels que le grand imprimeur n'a pas ménagés. Le volume porte, à sa dernière page,

qu'il a été tiré sur la *presse à bras*. Cette mention était à peine utile : l'œil du connaisseur ne pouvait pas s'y tromper. Mais surtout j'appelle l'attention sur un point : Observez les colorations différentes des gravures sur bois intercalées dans le texte : tantôt, comme dans la vue du chevet de Notre-Dame, ce sont des teintes matinales et douces, des lueurs d'aube blanchissante ; ailleurs, à mesure que vous avancez dans la saison ou dans la journée, les tons se renforçent, ils deviennent chauds, ils sont noirs... Mais regardez le texte qui entoure ces illustrations : sa couleur est uniforme. Un pareil résultat n'a pu être obtenu qu'en tirant successivement, et par des opérations séparées, les gravures d'abord, le texte ensuite. C'est un raffinement qui n'était possible qu'à raison du chiffre si limité du tirage, 138 exemplaires en tout !

Oui, M. Lahure a bien mérité de son art ; mais, n'en déplaise à M. Béraldi, un autre a le droit d'être à l'honneur avant lui, et cet autre s'appelle M. Béraldi. Il a donné là un brillant exemple. Certain jour, M. Béraldi, qui aime autant et plus que personne les belles reliures anciennes, s'est fait ce raisonnement : « Si les amateurs ne recherchaient plus que les vieilles reliures, comment les relieurs actuels progresseraient-ils et vivraient-ils ? » Il se mit alors à faire relier ; il devint le guide, le conseil, le collaborateur d'un certain

nombre d'ouvriers-artistes qu'il sut discerner; il encouragea surtout le regretté Cuzin et contribua puissamment à lui faire produire de véritables merveilles.

Étendant le champ de son action, M. Béraldi suscite maintenant des livres. Il jouait gros jeu. J'apprends que l'édition des *Paysages parisiens* est déjà enlevée jusqu'au dernier exemplaire : j'en félicite les amateurs. Mais enfin le succès pouvait ne pas être aussi complet; il y avait un risque. L'amateur qui n'a pas hésité à le courir a droit à la reconnaissance de la bibliophilie.

V

CANDIDE, *de Voltaire; édition Boudet.*

UN DÉBUT AU MARAIS, *par Fusillot; (librairie Ferroud).*

4 Novembre 1892.

La vie bibliophilique, un moment suspendue, va reprendre. Les salles de vente sont à la veille de rouvrir leurs portes. Chez les éditeurs, la mauvaise saison fait éclore les beaux livres.

C'est la maison Boudet, ancienne maison Launette, qui ouvre la série avec un *Candide,* de Voltaire, illustré par Adrien Moreau. La plupart des en-têtes de chapitre sont d'une jolie exécution; les grandes planches hors texte, en général, me plaisent moins. Et puis, j'avoue que je me pose une question : le besoin d'une réédition de *Candide* se faisait-il impérieusement sentir ?

Chez M. Ferroud, j'avise un petit volume dont l'encre est fraîche encore et qui se présente sous un aspect tout à fait aimable. C'est un récit de chasse. Cela s'appelle : *Un début au marais.* C'est exempt

de prétention; l'œil est charmé sans fatigue pour l'esprit. L'auteur ? Il a signé « Fusillot ». J'ai ouï parler d'un grand chasseur devant le Seigneur qui cumule avec ce goût très noble une véritable passion pour les beaux livres et témoigne le plus louable intérêt aux artistes qui font ces livres : dsssinateurs, graveurs, imprimeurs, éditeurs. Il se nomme M. Reveilhac. Fusillot ne serait-il pas M. Reveilhac ? Tout s'expliquerait alors, et nous n'aurions plus lieu de nous étonner que l'exécution typographique dénote des soins très particuliers, aussi méticuleux qu'intelligents, ni que l'illustration ait été confiée à deux artistes de premier ordre, Lalauze et Giacomelli, ni que l'un et l'autre, habilement conseillés, aient éprouvé le désir de se surpasser. Les quatre compositions à l'eau-forte de Lalauze sont quatre petits tableaux, de genres différents, mais d'un mérite égal. Giacomelli a dessiné des oiseaux avec le charme et l'esprit que l'on sait ; il a représenté, dans un encadrement qui entoure le texte, la flore et la faune des marais. Une vraie merveille, cet encadrement, que M. Huyot a remarquablement gravé sur bois.

Et maintenant, quel que soit le vrai nom de Fusillot, je lui adresse mes compliments. Je le félicite des belles chasses qu'il a faites dans les marais normands, car ces scènes n'eurent pas pour théâtre la Gascogne; c'est une garantie de

véracité. Je le félicite d'avoir heureusement échappé aux dangers qu'il y a courus, certain jour où il se laissa, avec ses camarades, surprendre par la mer qu'un orage rendait furieuse. Je le félicite d'avoir enfin, de ces chasses et de ces dangers, perpétué le souvenir dans un livre qui, par son cachet artistique, plaira aux délicats.

VI

HÉRODIAS, *par Gustave Flaubert. (Edition Ferroud, illustrée par Rochegrosse.)*

Gustave Flaubert a laissé trois *Contes* qui sont une des parties les plus intéressantes, sinon les plus connues, de son œuvre littéraire. Il y a révélé une flexibilité, une souplesse qu'on soupçonnerait difficilement à ne lire que ses grands romans. Le premier de ces contes, *Cœur simple*, est un récit contemporain, tout uni, sans prétention ni apprêts, du moins apparents. Le second est intitulé *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*. On dirait des pages extraites de la *Légende Dorée;* c'est le dernier mot de la naïveté savante ; l'écrivain y a poussé l'art au point qu'il semble imprégné du sentiment chrétien. Le troisième conte a pour titre *Hérodias,* et pour sujet le martyre de saint Jean-Baptiste, que Flaubert appelle Johanan.

Un demi-chapitre de l'évangéliste saint Mathieu, quelques lignes de saint Marc, quelques pages de l'historien Josèphe sur la dynastie des Hérode, tétrarques de la Galilée, sur leurs dissensions et sur leurs crimes, tels sont les documents que Flaubert

avait à sa disposition et dont il s'est servi pour reconstituer une époque, des mœurs, un milieu abolis, avec une extraordinaire intensité de vie et de couleur.

Qu'on lise la si intéressante préface que M. Anatole France a écrite pour la nouvelle édition : ces documents y sont fouillés de main de maître. On se rend mieux compte ensuite du tour de force que Flaubert a su accomplir. *Hérodias* est une œuvre de science qu'un érudit de profession eût été fier de signer; c'est en même temps, c'est surtout un tableau dont les touches, puissantes dans leur sobriété et merveilleuses de justesse, donnent l'illusion de la vie.

Et c'est bien pourquoi il fallait, pour accompagner ce texte d'une illustration appropriée, s'adresser à un coloriste : « M. Ferroud, dit avec infini-« ment de raison M. Anatole France dans sa préface, « M. Ferroud, qui a toujours d'excellentes idées, ne « fut jamais mieux inspiré que le jour où, voulant « donner aux bibliophiles une édition somptueuse « d'*Hérodias,* il demanda, pour illustrer ce beau « conte, des dessins à M. Georges Rochegrosse. » En effet, le peintre qui a fait preuve, dans la *Folie de Nabuchodonosor,* dans *Salomé dansant devant Hérode,* dans le *Festin de Balthazar,* d'une si chaude imagination et d'une si curieuse faculté de ressusciter l'Orient antique, cet artiste, dis-je, était

préparé à s'acquitter dignement de la tâche qu'on lui confiait. C'était réellement l'homme de cette œuvre. Il ne s'y est pas seulement adonné avec conscience ; on sent qu'il s'y est donné avec amour. Je me rappelle avoir, ce dernier printemps, signalé ses merveilleux dessins, lors de l'Exposition des Aquarellistes dans la galerie Georges Petit.

Mais un point restait alors douteux : trouverait-on un graveur digne du peintre ? Le graveur a été trouvé. M. Champollion, que d'importants et beaux travaux ont placé au premier rang, a interprété par le burin les aquarelles de Rochegrosse avec un talent qui augmentera encore sa réputation.

Je voudrais mentionner les plus remarquables de ces eaux-fortes. Regardez la première : Hérode Antipas est sur la terrasse de son palais de Machérous, abîmé dans ses sombres rêveries, tandis que l'aube naissante blanchit les montagnes de l'horizon. Quelques instants après, voyez-le assis auprès d'Hérodias que des suivantes achèvent d'orner pour le festin qui va avoir lieu. Puis le proconsul romain arrive, suivi de son fils qui s'appellera un jour Vitellius César ; Hérode présente les notables de la Galilée : contemplez, dans cette architecture orientale, ces physionomies de Juifs et de Romains : le cadre est petit, et c'est du très grand art. Et la scène où Hérode, le proconsul, Hérodias sont rangés autour du puits qui sert de prison à

saint Jean-Baptiste, tandis que la voix du Précurseur jette l'anathème à la femme adultère et incestueuse ! Et l'arrivée d'Hérodias dans la salle du festin ! Et le tableau qui représente la table proconsulaire ! Et celui où l'on voit Hérode en quelque sorte hypnotisé devant la tête du saint que le bourreau vient de détacher ! Mais il faudrait tout énumérer.

L'exécution typographique du livre, confiée au maître-imprimeur M. Chamerot, est digne des figures. L'ensemble forme ainsi un livre que les amateurs ont grandement raison de se disputer dès à présent et qui restera parmi les plus beaux, les plus complètement réussis de notre époque. L'intelligent éditeur, M. Ferroud, a bien mérité de la bibliophilie comme de l'art.

Et maintenant il y a les deux autres contes de Flaubert. M. Ferroud ne cherchera-t-il pas à nous en donner des éditions qui soient les pendants de celle d'*Hérodias ?* S'il y parvenait, j'ose lui garantir que son nom, conservé par de telles œuvres, vivrait, aussi longtemps que le goût des beaux livres subsistera, dans la mémoire des bibliophiles reconnaissants. Je termine en ajoutant ce souhait à mes félicitations.

VII

L'Aventurière, *par Emile Augier. (Édition Calmann-Lévy.)*

La nouvelle édition des œuvres théâtrales d'Émile Augier, qu'entreprend la maison Calmann Lévy, est conçue d'après un plan absolument neuf, qui mérite d'être signalé aux amateurs.

Certes, un moyen existe de faire de beaux livres, et ce moyen MM. Calmann-Lévy le connaissent pour le pratiquer aussi souvent, sinon plus souvent que d'autres : on s'adresse à des dessinateurs qui soient des artistes, on leur dit de donner carrière à leur imagination, de choisir à leur gré, dans l'ouvrage dont l'ornementation leur est confiée, les scènes ou les épisodes qui inspireront le mieux leur crayon..... Ainsi procédèrent, au siècle dernier, les éditeurs auxquels nous devons, par exemple, le *Molière* de Boucher (1734), ou celui de Moreau le jeune (1772), de vrais chefs-d'œuvre. Mais supposez que ces éditeurs eussent chargé les artistes de représenter, dans les costumes de leur emploi, les acteurs et actrices qui tenaient alors le rôle d'Alceste ou de Tartufe, de

Georges Dandin ou de Célimène ; de quel intérêt ne serait pas pour nous cette illustration documentaire ?

Tout justement, pour Molière, quelque chose d'analogue existe à l'état de curiosité inédite chez un de nos plus distingués amateurs. En 1804, l'impératrice Joséphine avait un médecin, qui s'appelait le docteur Corvisart, et un professeur de dessin qui se nommait Auguste Garneray et était, en même temps, dessinateur de costumes de théâtres. Désirant donner un souvenir à son médecin, l'impératrice chargea son professeur d'enrichir de miniatures un exemplaire de Molière ; Garneray reproduisit la mise en scène et les costumes de l'époque. J'ai vu et admiré ces miniatures chez M. H. Béraldi : c'est le plus curieux mélange de perruques du XVIIe siècle, de toges romaines, de robes Empire.... C'est un document du plus haut intérêt pour l'histoire du théâtre.

Les intelligents, érudits et littéraires directeurs de la librairie Calmann-Lévy ont voulu faire quelque chose de semblable pour les pièces d'Émile Augier. Chacune sera publiée séparément et successivement, dans le format in-8, sur beau papier, dans une condition typographique irréprochable, et avec accompagnement de portraits des principaux interprètes dans leurs costumes de scène.

La série vient de s'ouvrir par l'*Aventurière*. Entre toutes les comédies d'Augier, celle-ci est bien connue des bibliophiles. Heureux les possesseurs de l'édition originale, publiée sous la forme d'un mince in-octavo, chez Hetzel en 1848 ! Les exemplaires en sont d'une rareté insigne ; ils se vendent couramment cent francs, même davantage. La plupart des exemplaires connus portent des dédicaces. Mais les autres, que sont-ils devenus ? Ou plutôt comment se fait-il qu'ils aient presque totalement disparu ? Il y a là un mystère ; car d'autres pièces d'Augier, telles que la *Ciguë*, dont la date est antérieure, ne sont pas difficiles à rencontrer en édition originale. La politique va peut-être nous fournir l'explication cherchée ; oh ! cette politique ! En 1848, l'éditeur Hetzel s'occupait plus des intérêts de la République que de la vente de ses livres. Trois ans plus tard, il était obligé de se réfugier à l'étranger. L'épreuve fut rude pour lui, mais aussi pour les auteurs édités chez lui. Des ballots de volumes, très probablement, passèrent de ses magasins abandonnés dans les hottes des chiffonniers. Et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui *l'Aventurière* de 1848, vaut plusieurs fois son pesant d'or.

Ce livre, si rare, est aussi un livre très curieux. La pièce, dans cette version première, était distribuée en cinq actes ; elle différait complètement de

la version actuelle, qui est le résultat d'une refonte pratiquée par l'auteur dix ans plus tard.

C'est le texte remanié et définitif que MM. Calmann-Lévy nous donnent dans leur belle réimpression. L'illustration a été confiée à M. Guillaume Dubufe; la gravure à l'eau-forte a été exécutée par M. Morse. De grandes planches représentent, avec les physionomies et dans le costume de leurs rôles, Mmes Barretta *(Célie)*, Plessis *(Clorinde)*, M. Regnier, *(Francatripa)*. De charmants en-têtes et culs-de-lampe sont placés au commencement et à la fin de chacun des quatre actes. L'ouvrage a été tiré à mille exemplaires, tous numérotés. Cette première pierre d'un édifice qui doit être considérable est déjà par elle-même un monument d'un réel mérite.

VIII

Le XIXe siècle, *par M. J. Grand-Carteret, (librairie Firmin-Didot).*

Je viens de couper les feuillets de ce beau volume et d'en parcourir les 700 pages presque sans m'arrêter, haletant, mais entraîné à la façon des voyageurs qui, en train rapide, devant des paysages changeants et des sites toujours nouveaux, n'ont pas le temps de sentir la fatigue. Que de choses dans ce livre! Et quelle variété! Et quelle ingénieuse mise en scène! Et de quelles longues, savantes et patientes recherches ce travail, d'apparence facile, n'est-il pas le fruit!

Il y a de tout, vous dis-je; à tel point que si je voulais tout analyser et tout apprécier, j'empiéterais sur les plates-bandes de chacun de mes collaborateurs du journal. De nombreux chapitres relèvent de la critique littéraire; d'autres, de la chronique scientifique.

Mais ce si vaste ouvrage m'appartient aussi et j'ai, comme bibliophile, le droit de le revendiquer pour une large part.

D'abord à cause de son exécution typographique. Il suffit d'y jeter les yeux pour constater que la maison Firmin-Didot y a mis tous ses soins. Puis l'auteur s'est fait, par de précédentes publications, un nom dans le domaine de la bibliophilie, de la curiosité et de l'art. Récemment, à propos de l'importante *Bibliographie des Almanachs* (Voir ci-dessous, page 95) que M. J. Grand-Carteret est en train d'achever, j'avais le plaisir de rendre à son érudition et à son goût un hommage bien mérité. Ses qualités et son talent d'écrivain s'affirment pleinement dans ce livre que je vous présente, *Le XIXe siècle.*

On connait les remarquables études de M. Paul Lacroix, qui, pour nous, était et restera le *Bibliophile Jacob,* sur le XVIIe siècle, le XVIIIe siècle, etc. Je n'hésite pas à dire qu'une œuvre de ce genre était plus malaisée à accomplir pour le XIXe siècle. C'est pourtant le nôtre, dira-t-on. — Mon Dieu ! oui ; et c'est justement de là que venaient les plus grandes difficultés. N'est-il pas vrai que, si l'on veut se rendre compte de la configuration et même de l'aspect d'une vallée, il faut la dominer, c'est-à-dire l'avoir quittée ? La pire condition pour juger des péripéties d'une bataille, n'est-ce pas de se trouver au plus fort de l'action ? J'admire M. J. Grand-Carteret de s'être senti assez sûr de lui et assez maitre de son sujet pour avoir entrepris la

tâche d'embrasser dans un coup d'œil d'ensemble ce siècle qui finit, qui fut et qui est toujours si tumultueux et si complexe, si agité et si divers, à qui s'applique si bien ce que Fénelon disait du mois de mars : « Il pose tout et ne résout rien... » Mais j'admire encore plus M. Grand-Carteret d'avoir su mener cette tâche à bien.

Je note, en passant, qu'un des écueils semés sur sa route était la politique. Il l'a évité ; il a parlé de deux empires, de trois rois et de deux républiques sans froisser aucune conviction respectable. J'ajoute qu'il promène ses lecteurs dans tous les sujets, dans tous les milieux, dans tous les recoins, sans qu'un seul mot lui échappe qui puisse présenter des inconvénients pour de jeunes oreilles.

Les mœurs privées et publiques au cours de notre siècle, les modes, les théâtres, les plaisirs publics, les fêtes et cérémonies nationales, les inventions nouvelles, les expositions, la littérature, la presse, les arts... sont successivement passés en revue et décrits. Le texte est accompagné d'une illustration aussi variée que riche et intéressante. Chacune de ces cinq cents gravures, sans compter seize grandes planches coloriées, est un document artistique ou historique. L'auteur nous apprend, dans sa préface, que les grandes collections d'estampes, soit publiques, soit privées, lui ont été ouvertes. Encore fallait-il choisir ; le choix a été

fait de la façon la plus judicieuse. « Tout a été mis « à contribution... Peintures, aquarelles, lithogra- « phies, eaux-fortes, pointes-sèches, burins, bois, « zincographies, médailles, objets de curiosité, « affiches, prospectus même, tous les genres, toutes « les formes de l'art, depuis le tableau des Musées « jusqu'au tableau de la Rue, ont pris place ainsi, « en ce livre, faisant ressortir distinctement les « deux caractéristiques du siècle, l'art et l'indus- « trie. »

Au premier rang des collections dont il a été admis à faire reproduire les pièces capitales, M. Grand-Carteret cite les cartons de MM. Louis et Henri Béraldi. Aussi ce livre est-il dédié, et c'est justice, à ces deux amateurs éminents, « dont les « collections, écrit l'auteur, lui ont été si précieuses « pour la reconstitution du siècle par l'image ».

Par l'époque de sa publication, cet ouvrage rentre dans la classe des livres d'étennes, et je ne sache pas qu'on en puisse signaler un autre cette année qui soit plus beau. Par son mérite propre, il est digne de prendre et de conserver sa place parmi les livres de chevet de l'érudit, du curieux et généralement de tout homme de goût.

---

§ II : OUVRAGES

ET

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

I

NOUVEL ARMORIAL DES BIBLIOPHILES, *par M. Joannis Guigard.*

BIBLIOGRAPHIE GASTRONOMIQUE, *par M. Georges Vicaire.*

11 octobre 1891.

Les ouvrages consacrés aux recherches bibliographiques rentrent d'une façon toute spéciale dans le cadre de nos études. Il est un certain nombre de ces ouvrages qu'un bibliophile doit nécessairement posséder et consulter sans cesse ; ce sont, pour ainsi dire, ses livres de chevet. Au premier rang, bien entendu, se place le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, de Jacques-Charles Brunet. Presque au même rang, il faut mettre le *Guide de l'amateur de livres à vignettes,*

de Cohen ; la cinquième édition a récemment paru chez Rouquette. Si vous recherchez particulièrement les éditions originales du grand siècle, il faut vous procurer la *Bibliographie Cornélienne* de M. Picot, la *Bibliographie Moliéresque* de M. Paul Lacroix, les savants travaux de M. Harisse.

Vous trouverez aussi de précieuses indications et un grand attrait dans la *Bibliographie des Éditions originales du* XVe *au* XVIIIe *siècle*, par M. Jules Le Petit, ouvrage contenant 300 fac-similés de titres des livres décrits (librairie Quantin). Vous ne pouvez pas vous dispenser d'avoir l'ouvrage de M. Willems, sur les elzéviers. Je vous recommande l'étude de certains catalogues de vente qui sont eux-mêmes de véritables traités de bibliographie, par exemple celui de Charles Nodier (1844) et plus près de nous celui de la vente Rochebillière (1882), rédigé par le libraire Claudin avec un soin et une science qui en font un véritable monument. N'oublions pas les catalogues, dus à M. Paulowski et au regretté libraire Labitte, des six ventes Firmin-Didot, de 1878 à 1884. A leur tour, les riches et artistiques *Bulletins de la librairie Morgand* fournissent une mine abondante de renseignements.

Dans le courant des derniers mois, deux publications se sont signalées à l'attention des bibliophiles.

La première a été éditée par la librairie Rondeau (ancienne librairie Fontaine) ; elle a pour titre :

Nouvel Armorial des Bibliophiles, et pour auteur M. Joannis Guigard. Elle forme deux beaux volumes in-8, illustrés d'un grand nombre de reproductions de reliures armoriées et de blasons. Déjà l'auteur s'était fait connaître en 1873 par un premier essai ; mais l'ouvrage actuel, complètement refondu sur un plan beaucoup plus large, répond infiniment mieux aux exigences de la bibliophilie contemporaine.

Ce traité est venu à son heure, au moment où le goût des amateurs se porte de plus en plus sur les vieilles reliures et les « provenances ». Le classement est méthodique. Dans une première partie, on décrit les armes ou emblèmes auxquels se reconnaissent les livres ayant appartenu aux maisons souveraines françaises et étrangères. Ici, c'est l'ordre chronologique qui a été suivi : le premier livre décrit a appartenu à Louis XII ; continuez et vous trouverez la marque dont Monsieur le Comte de Chambord faisait frapper ses livres, qu'il ne voulut jamais confier qu'à des relieurs français ; vous trouverez l'estampille qui distingue les livres de la belle bibliothèque de Monseigneur le Comte de Paris, et les chiffres employés par Monseigneur le duc d'Aumale pour marquer les volumes de son incomparable collection.

Une seconde partie est consacrée aux femmes bibliophiles ; une troisième, aux amateurs ecclésias-

tisques ; une quatrième enfin, qui forme à elle seule tout le tome second, aux amateurs particuliers. Pour ces trois parties, c'est l'ordre alphabétique qui a été adopté.

On peut relever, nous savons qu'on l'a fait, quelques erreurs de détail dans les neuf cents pages de l'*Armorial ;* tel qu'il est, cet ouvrage représente un labeur immense et fait le plus grand honneur au savant qui l'a composé ainsi qu'à l'éditeur qui a entrepris sa publication. Nous lui souhaitons une seconde édition, qu'il sera facile de rendre absolument complète et irréprochable.

Le titre de l'autre ouvrage dont nous avons à entretenir les lecteurs excitera des sourires. Le volume est épais : c'est un in-8 de 500 pages ; il est imprimé sur deux colonnes, en petit texte ; plusieurs milliers de volumes y sont très soigneusement et très exactement décrits. Le tout s'appelle : *Bibliographie gastronomique ;* M. Georges Vicaire est l'auteur ; M. Rouquette, l'éditeur. Des milliers de livres sur la cuisine et la table, sur les victuailles et la mangeaille, sur la gourmandise et les gourmands, sur l'art que Montaigne appelait la « science de gueule » et sur les théoriciens, praticiens, sectateurs et bénéficiaires de cet art ? Mon Dieu, oui ; rien de moins ; j'ajoute : rien de plus ;

car je crois que l'œuvre, cette fois, est complète, parfaite, définitive.

Ce qu'il a fallu de recherches patientes et d'érudition pour mener à bien un tel travail est incalculable. Et n'allez pas vous récrier contre le choix du sujet. Je ne prétends pas qu'il n'y en ait pas d'autres qui soient dignes d'occuper les loisirs d'un honnête homme. Mais veuillez seulement parcourir ces 971 colonnes ; vous serez étonnés de tout ce qu'elles contiennent de curieux, d'instructif et d'imprévu.

Aussi bien, cette classe de livres comprend un certain nombre de curiosités de haut goût. Voici le *Sermon joyeulx de la vie de Saint-Ongnon,* où l'auteur raconte, en vers, de quelle façon un cuisinier, pour se venger de l'oignon qui l'avait fait pleurer, « lui persa la peau. »

Voici *Roti-Cochon, ou Méthode très facile pour apprendre aux enfants à bien lire en latin et en françois.* Les pédagogues du temps jadis ne négligeaient aucun moyen : ils arrivaient à l'esprit par l'estomac. La Société des Bibliophiles français vient de réimprimer ce curieux manuel scolaire. Presque à toutes les pages de la *Bibliographie* nous trouverions à nous arrêter. Mais nous renvoyons le lecteur à la spirituelle préface dans laquelle M. Paul Ginisty a présenté au public cette étonnante compilation. Lisons seulement, si vous le voulez bien,

l'article consacré au célèbre elzévier le *Pastissier françois,* Amsterdam, 1655.

Il y a quelque quarante ans, M. Paul Lacroix s'exprimait en ces termes au sujet de ce *bouquin :* « Louis et Daniel Elzevier ne soupçonnaient pas, « en répandant des milliers d'exemplaires de cet « ouvrage qui ne coûtait que quelques sous, qu'un « jour les exemplaires seraient payés plus de deux « cents francs et obtiendraient une mention spé- « ciale dans les catalogues de livres précieux. » — Deux cents francs ! reprend M. Georges Vicaire ; mais c'est de milliers de francs qu'il faut parler aujourd'hui ! Et, en effet, les exemplaires qui ont passé en vente depuis une dizaine d'années ont atteint des prix variant entre 1.000 et 4.000 francs. L'un d'eux trouva même acquéreur à 10.000 francs. C'est toute une histoire, c'est tout un poème.

Ce *Pastissier françois,* acquis par M. Delbergue-Cormont au prix de 10.000 francs, était *broché.* Comprenez-vous bien ? Il avait toutes ses marges. Une trentaine d'exemplaires de cette édition subsistent encore, le séjour des cuisines et des offices ayant été funeste à tous les autres ; mais ils sont plus ou moins rognés ; cet exemplaire était donc seul de son espèce, il était unique... Oh ! surprise ! La vente venait d'être conclue quand un second exemplaire broché est signalé. On s'émeut, on s'agite ; les suppositions vont leur cours ; les

esprits se montent : ne serait-on pas en présence de l'œuvre d'un habile faussaire ? La librairie Morgand provoque une expertise ; le savant libraire Potier et M. Quentin Bauchart, le bibliophile bien connu, sont chargés d'y procéder ; ils rédigent un procès-verbal, duquel il résulte que l'authenticité de l'exemplaire appartenant à M. Delbergue-Cormont est incontestable. Hélas ! quatre ans plus tard, en 1884, le même exemplaire ne devait plus se vendre que 3.100 francs à l'hôtel Drouot. Grandeur et décadence relative du *Pastissier* broché !

Feuilletez la *Bibliographie gastronomique* : vous y verrez l'incident relaté dans ses détails. Vous y verrez beaucoup d'autres choses encore qui vous étonneront et vous amuseront.

II

ESTAMPES ET LIVRES, *par M. Henri Béraldi. (Librairie Conquet.)*

29 janvier 1892.

Le livre que j'ai l'honneur et le grand plaisir de vous présenter est le catalogue d'une bibliothèque.

Est-ce bien un catalogue? Le tout est de s'entendre. Vous n'êtes pas sans connaître la *Description raisonnée d'une jolie collection de livres,* par Charles Nodier, Paris, 1844. C'est un ouvrage qui a sa place marquée dans tout cabinet d'amateur. L'aimable et fin bibliophile y énumérait les volumes de sa collection ; mais c'était surtout un prétexte à des causeries littéraires et à des recherches d'érudition. M. Henri Béraldi a repris le procédé, il l'a rajeuni, il l'a amplifié. Il l'avait d'abord appliqué à la si précieuse bibliothèque, maintenant dispersée, de son ami M. E. Paillet ; il vient de l'appliquer à sa propre bibliothèque. Aperçus artistiques, discussions d'esthétique, critiques enlevées de verve, anecdotes, indiscrétions au besoin, il y a de tout dans ces trois cents pages consacrées à quatre cents *numéros,* suivant

l'expression usitée en librairie. Appelez ensuite cela un catalogue, si vous voulez.

Et cette bibliothèque est-elle bien une bibliothèque ? Le mot de musée conviendrait mieux. M. Béraldi est un fervent des arts du dessin, de la gravure et de leurs innombrables ramifications. Il a attaché son nom à de belles et importantes publications sur les livres illustrés du siècle dernier et du nôtre. Il a suivi dans ses acquisitions un programme qu'il définit en ces termes : « Faire par « spécimens de marque l'histoire de l'art de « l'illustration en France depuis le *Daphnis et* « *Chloé* du Régent (1718) jusqu'au moment actuel. »

Les spécimens qu'il a groupés sont de marque, en effet. Il y a là les dessins originaux de Fragonard pour le La Fontaine de Didot ; il y a des albums formés de dessins de Moreau le Jeune et de Marillier, de Monnet et de Monsiau. Il y a l'*Anacréon* de 1773, les *Fables* et les *Baisers* de Dorat, le *Recueil des meilleurs contes* de 1778, avec la suite complète des vignettes tirées hors texte. Il y a les *Chansons de Laborde* avec la suite complète des eaux-fortes et une épreuve d'essai, la seule connue, de la planche de dédicace. Il y a... mais que n'y a-t-il pas ?

L'art du XIXe siècle, à son tour, est représenté par des morceaux tout aussi extraordinaires et uniques.

Une autre passion de M. Béraldi, c'est la reliure. Il possède de vraies merveilles. Il n'est pas jaloux de ses trésors : il en a fait reproduire un grand nombre par M. Danel, de Lille.

Elles sont là, sous nos yeux, ces reliures splendides, les unes présentant les incomparables séductions de leurs ors adoucis par le temps ; d'autres, toutes modernes, nous éblouissant par l'éclat de leurs filets, le rayonnement de leurs dentelles, les triomphantes surprises de leurs mosaïques, véritables pièces d'orfèvrerie, joyaux d'une inappréciable richesse.

Tenez-vous pour les reliures anciennes ? en voici quelques-unes, et des plus belles qui soient sorties des mains des Padeloup ou des Derome, et sur quels livres ! Ce sont les six volumes du Molière de 1734 en maroquin vert, aux plats luxueusement ornés et portant les armes de la duchesse de Montmorency-Luxembourg. Ce sont les quatre volumes des *Fables de La Fontaine* de 1755, figures d'Oudry, en maroquin avec larges dentelles. C'est l'édition des *Contes*, dite édition des Fermiers Généraux, aux armes de Mme de Pompadour ; l'exemplaire est célèbre. Je vous parlais tout à l'heure du catalogue de Charles Nodier ; ce livre y figurait ; il atteignit en 1844 le prix de 244 francs. En 1888, à la vente La Roche-Lacarelle, il se vendit... 15,500 francs ! Cette adjudication fit du bruit. Les journaux en

parlèrent. Je me rappelle que, la semaine suivante, le libraire Claudin me montra une lettre qu'il venait de recevoir : « Monsieur, on m'informe que « l'édition de La Fontaine de 1762 vaut à présent « 15,000 francs et même plus. Je suis l'heureux « possesseur de ce livre. Il est vrai que mon exem- « plaire n'a pas les armes de Mme de Pompadour, « femme d'ailleurs peu estimable. Il est simple- « ment relié en veau ; plusieurs pages ont été « déchirées ; je crois pourtant, sans pouvoir l'as- « surer, que toutes les gravures y sont, ou à peu « près. Dans ces conditions, j'admets que mon « précieux livre ait moins de valeur que celui « récemment vendu, et je vous l'offre pour un prix « inférieur des deux tiers. » Brave homme de signataire ! Il aurait cédé pour cinq mille francs un *bouquin* qui, d'après sa description, valait peut-être cent francs, peut-être cinquante. En matière bibliophilique, la *condition* du livre est tout. Mais le difficile est de faire comprendre aux profanes que deux exemplaires de la même édition peuvent varier de valeur dans la proportion de 50 à 15.500.

Je reviens à M. Béraldi, et j'arrive à ses reliures modernes. Il y en a de superbes. Les plus belles sont dues au regretté F. Cuzin ; mais j'ajoute qu'elles sont dues aussi à M. Béraldi lui-même. Nos grands relieurs ont en lui non-seulement un client

libéral, mais un collaborateur éclairé. C'est lui qui, avec M. Paillet, a inventé, notamment, des décorations XVIIIe siècle que le XVIIIe siècle n'avait pas connues. L'idée était simple pourtant, comme toutes les grandes idées. On remarque le cadre d'une glace au château de Versailles, un panneau du petit Trianon, l'encadrement du titre d'un livre; on relève ce cadre, ou ce panneau, ou ce titre, et l'on confie au relieur le soin de reproduire ce dessin sur les plats du volume ou sur la doublure intérieure. On obtient ainsi des ornementations variées à l'infini et d'un goût authentique. Cuzin et l'excellent doreur qu'il avait formé, qui continue à travailler dans son atelier, Mercier, étaient essentiellement les hommes de ces travaux artistiques.

Novateur, M. Béraldi l'est dans la moelle. Son livre est comme le manifeste de la jeune école de bibliophiles. Empruntant à la politique son jargon, il lève le drapeau de « la bibliophilie ouverte ».

Le vieux bibliophile était, de sa nature, concentré, modeste, ennemi du fracas ; il portait volontiers une calotte de velours sur la tête : c'était un méditatif. Il était capable, lui aussi, sa passion le poussant, de faire des folies ; il préférait toutefois faire des trouvailles, et il était plus fier d'avoir, par une heureuse rencontre, payé un beau livre

quelques sous que de l'avoir conquis à prix d'or, dans la bataille des enchères, sous les regards stupéfaits d'un public fasciné par le défilé des gros chiffres. Autre signe distinctif du vieux bibliophile : il lisait ses livres ; même quand il ne les lisait pas, il essayait de faire croire qu'il les lisait ; il avait souvent des goûts et toujours des prétentions littéraires.

Les allures du bibliophile de la nouvelle école sont différentes. Il a la parole facile, le verbe haut, le chapeau sur l'oreille. Il raconte volontiers ses affaires et aussi celles des autres. Il met sa gloire à payer ses livres très cher, le plus cher possible, et à ne pas les lire. Notez que très souvent, en cachette, il les lit. Mais si vous insinuez qu'il cherche dans le livre un plaisir intellectuel, une jouissance d'esprit, vous l'offensez. Le livre, pour lui, du moins à l'entendre, n'est qu'un *bibelot* et ne vaut qu'à ce titre. Le vieux bibliophile voyait dans ses livres, selon la formule de Pixérécourt, des amis qui ne changeaient jamais ; et lui non plus ne changeait jamais de sentiments à leur égard, et il ne les changeait pas. Nodier nous a décrit les derniers moments de l'un d'eux : sur son lit de mort, il rassemblait les restes d'une ardeur qui s'éteignait pour caresser un elzévier relié par Thouvenin ! L'amateur moderne n'a pas cette constance. Il n'exerce pas le commerce, oh ! non.

Mais comme le père de M. Jourdain faisait pour les étoffes, il choisit de tous les côtés de beaux livres, puis il les donne à ses amis pour de l'argent. Même quand il ne se propose pas de vendre, il parle de sa vente. M. Béraldi a bien fixé ce trait. Il parle à la page 224 d'une reliure qui lui a coûté une somme énorme : « Peut-être ajoute-t-il, je ne « retrouverais pas ce prix à ma vente... — A votre « vente ? vous voulez donc vendre ? — Pas le « moins du monde. *A ma vente* est une expression « courante en bibliophilie comme dans les autres « collectionnismes ; on jauge toujours comment « un objet se comporterait *à ma vente*, ce qu'il « rapporterait *à ma vente* ; c'est une habitude de « langage... »

En somme, à qui donnerons-nous nos préférences, à l'ancien bibliophile ou au moderne ? Pour ma part, je n'en sais rien. L'un et l'autre ont leurs petits travers, mais leurs qualités. Je préfère l'ancienne école quand la bonne fortune m'advient de causer avec tel de ses représentants qui, nourri et comme imprégné de ses chers poètes du XVIe siècle et de ses grands classiques du XVIIe, unit dans ses entretiens la grâce des premiers à la ferme solidité des seconds. Mais la jeune école a bien son charme, à son tour, et son mérite, et sa valeur artistique, voire scientifique, lorsqu'elle se présente à nous sous les traits d'un amateur plein

d'initiative et de goût, d'imagination et d'érudition, de verve et de belle humeur, comme est M. Béraldi, et lorsqu'elle nous procure un ouvrage tel qu'*Estampes et Livres*, luxueusement édité par un autre moderne, le libraire Conquet.

III

Les Éditions Illustrées des Fables de La Fontaine, *par le Docteur Armand Després. (Librairie Rouquette.)*

Nous connaissions M. le docteur Armand Després comme un chirurgien qui s'est fait un nom dans le monde médical. Nous le connaissions aussi comme un vaillant défenseur, soit au conseil municipal de Paris, soit à la Chambre, des Sœurs des hôpitaux. Nous ne le connaissions pas comme bibliophile. Il l'est cependant, autant du moins que le titre de bibliophile peut convenir à l'amateur d'un seul livre. Mais aussi quel livre ! Celui qui instruit l'enfance et charme l'âge mûr, qui fait la joie de l'ignorant et les délices du lettré, qu'on ne se lasse pas de relire et qu'on goûte toujours mieux à mesure qu'on le connaît davantage, en un mot puisqu'il faut l'appeler par son nom, les *Fables de La Fontaine.*

M. le docteur Després possède une riche bibliothèque, exclusivement composée d'éditions illustrées des Fables. Les *Contes* n'en sont pas. Ajoutez que les fabulistes autres que La Fontaine n'ont pas

non plus accès dans ce cabinet. Mais à côté de La Fontaine, y a-t-il d'autres fabulistes ?

Après avoir patiemment réuni ces éditions, M. Després les a décrites : « Comme il a eu, nous « dit-il dans sa préface, beaucoup de peine à les « réunir, il a fait ce livre sans autre prétention « que celle d'éviter aux autres les difficultés qu'il « a rencontrées. »

En effet, le livre est sans prétention. Des profanes peuvent le lire sans ennui ; ils y trouveront même de l'agrément. L'auteur s'est gardé du travers dans lequel les bibliographes sont tentés de tomber : l'érudition fatigante.

Il cite 138 éditions illustrées des Fables, sans parler des suites de gravures qu'aucun texte n'accompagne, sans parler des « éditions de pacotille », dont il se borne à mentionner quelques-unes.

Nous n'avons que des éloges à donner aux jugements très bien motivés que M. Després formule sur les divers illustrateurs des Fables. Et d'abord nous lui savons gré d'avoir rendu justice au plus ancien de tous, ce pauvre Chauveau, si dédaigné par la plupart des bibliographes. Ouvrez n'importe quel traité : les figures de Chauveau, y lirez-vous, n'ont d'autres mérites qu'une certaine naïveté. Pardon, c'est de la naïveté souvent très fine et très perspicace ; Chauveau cherchait, tout mo-

destement, à bien rendre le sens du texte qu'il interprétait ; il ne nous est pas prouvé que ce procédé fût le moins bon.

Pendant près de quatre-vingts ans, on se borna à copier ou à imiter Chauveau. Puis vint la splendide édition de 1755, illustrée de gravures d'après les tableaux du célèbre peintre animalier Oudry. C'est du très grand art.

Sans nous arrêter aux éditions de second ordre, nous arrivons à celle qui fut gravée par Fessard, d'après divers artistes. M. Després soutient que sa valeur artistique vaut mieux que sa réputation. Puis il y a l'édition de 1787, en six petits volumes, avec 276 planches dessinées par Vivier, gravées par Simon et Coiny : c'est, à notre avis, la plus jolie de toutes. Quel malheur cependant que Marillier, au lieu d'enrichir d'incomparables vignettes qui sont des chefs-d'œuvre, peut-être le chef-d'œuvre de l'illustration française, les fables ineptes de Dorat, n'ait pas travaillé sur celles de La Fontaine ! Quel livre serait sorti de cette collaboration !

Nous passons à notre siècle : il a le droit de montrer avec fierté l'illustration des Fables par Grandville, édition Fournier, de 1839. M. Després a un mot très juste : « Chauveau et Oudry, dit-il, ont représenté seulement les personnages, les animaux et la péripétie de la fable ; Grandville en a surtout représenté l'esprit. » Le reproche qu'on est

même tenté de faire à Grandville, c'est d'avoir trop d'esprit, c'est de se substituer à l'auteur plutôt qu'il ne l'interprète... Mais c'est précisément cet excès d'esprit qui désarme la critique.

Voici enfin les contemporains. En 1866, Gustave Doré entreprit d'illustrer les Fables : il y échoua. En 1880, une suite d'eaux-fortes remarquables, malheureusement interrompue par la mort de l'artiste, fut donnée par Delière. Enfin de très nombreux dessinateurs, tels que Bracquemond, E. Adan, Boutet de Monvel, etc., etc., sans oser entreprendre une illustration complète, ont été tentés par certaines fables et ont produit des œuvres dont beaucoup sont intéressantes.

Mais il faut que le lecteur, pour compléter les renseignements que nous ne pouvons ici qu'indiquer à grands traits, se reporte à l'ouvrage du docteur Després ; il ne regrettera pas d'avoir suivi notre conseil. Ajoutons que le livre, soigneusement édité par la maison Rouquette, se présente sous la forme la plus attrayante. L'auteur et l'éditeur ont voulu donner une idée de la manière des divers artistes dont les œuvres sont analysées. Comment s'y prendre ? M. Després s'y est pris de la façon la plus ingénieuse et la plus intelligente. Il a choisi une fable : *La Laitière et le Pot au lait.* Il ne l'a pas choisie au hasard ; cette fable est une de celles que La Fontaine a tirées de son propre fonds

et où il n'a pas fait d'emprunt à des fabulistes dont les livres avaient été illustrés. Une première reproduction fait connaître l'interprétation de F. Chauveau ; une seconde, celle d'Oudry ; une troisième, celle de Fessard, et ainsi de suite jusqu'à la dixième reproduction qui nous montre le joli dessin d'E. Adan pour l'édition Jouaust de 1885. C'est une sorte de revue de l'illustration durant deux siècles, une revue pleine de contrastes piquants et de surprises.

IV

BIBLIOGRAPHIE ILLUSTRÉE DES ALMANACHS, *par M. J. Grand-Carteret. (Librairie Alizié.)*

8 juillet 1892.

La Bruyère a quelque part un mot très dur pour les « almanachs de l'autre année ». Publication éphémère par destination, l'almanach meurt avec le millésime inscrit sur son titre. Douze mois bornent sa brève carrière ; il est d'abord feuilleté avec empressement : c'est l'avenir ! Il est bientôt rejeté avec dédain, comme n'ayant plus d'utilité : c'est le passé ! Qui s'occupera de lui désormais?

Heureusement, le collectionneur est là. La valeur artistique de certaines de ces publications, éditées avec luxe et ornées d'illustrations, comme l'*Almanach iconologique* de Gravelot, a d'abord attiré l'attention des bibliophiles ; la manie aidant, — ferait-on des collections si la manie ne s'en mêlait un peu ? — on a recherché même les almanachs sans caractère artistique. On s'est vite rendu compte que bien souvent les plus communs sont les plus difficiles à rencontrer.

J'entends le lecteur se récrier devant la contradiction apparente des termes que je viens d'employer. Comment des almanachs, qui ont été tirés à un un grand nombre d'exemplaires, pourraient-ils être rares ? Mais je prie le lecteur de réfléchir à cette maxime qui a toute la valeur d'une loi bibliophilique ; plus un livre, — en dehors de la catégorie des ouvrages de fond, — a été tiré à un grand nombre d'exemplaires, et plus il est rare au bout d'un certain temps. Il semble que ce soit un paradoxe ; c'est une vérité d'expérience. On songe d'autant moins à conserver un imprimé qu'il a coûté moins cher et que sa circulation a été plus abondante à un moment donné. Essayez donc, après un délai de quelques semaines, de remettre la main sur un numéro du *Petit Journal !*

Donc, des amateurs ont entrepris de collectionner des almanachs de toutes sortes. Des bibliographies ont paru pour guider leurs recherches et en consigner les résultats. L'année dernière, la librairie Techener publiait une bibliographie d'une certaine catégorie d'almanachs illustrés (1). Ce qui n'avait pas encore été fait et ce que nous donnera prochainement la librairie Alizié, avec le concours de M. John Grand-Carteret, l'auteur de

(1) *Coup d'œil sur les Almanachs illustrés du XVIIIe siècle*, par M. le Vicomte de Savigny de Moncorps.

travaux bien connus, et de plusieurs autres érudits, c'est une bibliographie générale des almanachs.

D'après les renseignements qui nous sont communiqués, l'ouvrage comprendra deux forts volumes in-8. Le premier volume sera consacré aux almanachs édités *à Paris*, depuis 1600 jusqu'à nos jours; le second, aux almanachs parus en province. Des documents graphiques, des reproductions de titres, de figures, de vignettes, même de planches en couleur, orneront cette bibliographie. Ce livre amusera les simples curieux qui feuillettent les pages à l'affût des « images »; il sera nécessaire aux amateurs : il offrira un sérieux intérêt au triple point de vue historique, littéraire, iconographique.

Nous avons sous les yeux, en épreuves d'imprimerie, les 144 premières pages du tome Ier. Près de six cents almanachs y sont décrits. Le plus ancien, comme nous l'avons dit, est de l'année 1600; le plus récent porte la date de 1777. Nous pouvons ainsi nous faire une idée de ce que sera l'œuvre dans son ensemble. La méthode suivie est excellente; les notices, tantôt restreintes et tantôt développées, selon le sujet, dénotent des recherches patientes et une véritable science; l'exécution typographique est soignée.

Relevons au hasard quelques particularités; on y verra la preuve que nous n'exagérions pas tout à l'heure en parlant de l'intérêt de ce travail.

Ce qui frappe d'abord, c'est le grand nombre des almanachs prophétiques au début du XVIIe siècle : l'influence de Nostradamus se faisait encore sentir. Ce ne sont que « Prédictions » pour une ou plusieurs années, « Centuries », grandes ou petites « Prognostications ». A la fin de la période que nous embrassons, la littérature d'almanachs s'est bien transformée ; à partir de 1740, les almanachs licencieux ont commencé ; ils n'ont pas tardé à devenir de plus en plus fréquents ; aux approches de la Révolution et sous toute la République, ils sont innombrables.

L'année 1692 voit paraître sous ce titre : *le Livre Commode*, le premier Bottin. L'auteur, Abraham du Pradel, « philosophe et mathématicien », y donne les adresses « des personnes renommées » dans toutes les spécialités, et « généralement toutes les commodités sujettes aux mutations ». Ce petit livre, curieux à tant de titres, atteint aujourd'hui des prix élevés. A la vente de M. le baron Pichon, (1869), un exemplaire s'est vendu 350 francs. D'autres, depuis lors, ont trouvé acquéreur à 500 et 600 francs.

La publication du premier « Tout-Paris » remonte à 1772. L' « Almanach de Paris », tel était le titre, donnait la demeure, les noms et qualités des personnes de condition habitant la ville et les faubourgs. Les rues n'étant pas toutes numérotées

à cette époque, l'indication des adresses n'était pas sans présenter des difficultés : « Les chiffres qui suivent certaines adresses, écrivait l'auteur, sont ceux des lanternes les plus proches de la personne dénommée. » Comme procédé d'orientation, c'était défectueux.

En 1776, paraît l' « Almanach de nuit », avec un calendrier donnant mensuellement la durée des nuits, puisque « les *gens d'une certaine façon* ne veulent plus du jour dont tout le monde se sert ». Cet almanach contient le compte rendu de la première course de chevaux qui ait eu lieu en France, le 4 octobre 1775.

La même année, nous rencontrons le « Courrier Vigilant », prototype des calendriers que les facteurs nous offrent en demandant leurs étrennes. Le frontispice représentait un facteur recevant dans sa boîte une lettre que lui jetait une dame du haut d'un balcon : au verso, il y avait un couplet au public :

Recevez ce petit présent,
C'est l'étrenne du sentiment ;
Comptez toujours sur un facteur
Pour vous plein de zèle et d'ardeur ;
Et n'oubliez pas le commis
De la p'tite poste de Paris.

En 1776 également, un autre almanach, intitulé : *Heures nouvelles à l'usage des magistrats et des*

?45!

bons citoyens, présente une particularité que M. J. Grand-Carteret a signalée le premier : il renferme un calendrier où les noms des saints sont remplacés par des noms de personnages appartenant aux catégories les plus variées : ambassadeurs et comédiens, ministres et médecins, rois et littérateurs, savants et horlogers. C'est donc à tort, fait observer M. Grand-Carteret, qu'on attribue à Sylvain Maréchal le premier essai de *laïcisation* du calendrier.

Nous nous arrêtons, non sans regret. Il y aurait tant à glaner encore dans ce vaste champ ! Si beaucoup de choses ont changé, il en est d'immuables ; en 1700, par exemple, les étudiants avaient déjà découvert le secret de faire payer à leurs parents des dépenses qui n'existaient pas ; aussi l'*Almanach de poche,* pour empêcher ce trafic, donnait le tarif des frais d'impression, de papier et d'« image » pour thèses de droit. Parmi les articles qui ont subi des modifications, il y a les traitements : en 1649, d'après l'almanach intitulé : *État des officiers,* etc., les hauts dignitaires de la maison du roi recevaient douze cents francs par an ; nos fonctionnaires coûtent plus cher...

Cette fois-ci, nous nous arrêtons tout de bon, croyant en avoir dit assez pour inspirer le désir de connaître cette curieuse publication. Dès à présent la librairie Alizié reçoit les souscriptions. Le tirage est limité à mille exemplaires.

V

LES MANUSCRITS ET L'ART DE LES ORNER, *par M. Alphonse Labitte. — (Ch. Mendel, éditeur.)*

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé de vulgariser la connaissance des manuscrits. Les lignes suivantes, qui forment la conclusion du livre, indiquent très bien son objet et son plan :

« Nous ne nous sommes pas astreint à ne reproduire que les plus belles, mais aussi les plus « rares ornementations artistiques ou calligraphiques contenues dans les manuscrits du moyen « âge ; notre but n'aurait pas été atteint ; du reste, « la presque totalité des œuvres de haute valeur ont « déjà été reproduites et décrites par des mains « plus expérimentées que la nôtre ; nous avons « simplement désiré aider tous ceux qui s'intéressent aux manuscrits, dans la connaissance de « leurs différentes transformations opérées à travers les siècles, afin qu'ils soient à même de « pouvoir les discerner par comparaison, en s'initiant à leur description ou à leur représentation.

« Dans la réunion de ces documents, les artistes « et les industriels d'art puiseront des renseigne-

« ments profitables ; les miniaturistes et les enlu-
« mineurs modernes, tous ceux et surtout toutes
« celles qui ont le désir d'entreprendre l'ornemen-
« tation d'un livre, y rencontreront des modèles
« ou des inspirations qui leur faciliteront leur
« agréable et minutieux travail ; enfin l'étudiant et
« même l'écolier pourront y trouver des éléments
« susceptibles d'augmenter leur bagage scienti-
« fique et artistique. »

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que M. Alphonse Labitte ait systématiquement éliminé de son ouvrage la description des chefs-d'œuvre universellement connus qui font la gloire des musées et des très grandes collections. Au contraire, il nous fait connaître avec soin ces manuscrits hors ligne dans lesquels le talent d'artistes de premier ordre, dont beaucoup n'ont pas livré le secret de leur nom, s'est donné libre carrière. Il les passe en revue depuis la *Bible de Charles-le-Chauve* jusqu'au *Livre d'Heures d'Anne de Bretagne* et aux splendides miniatures de Jean Fouquet, qui sont à Chantilly, en passant par ce merveilleux *Hortus Deliciarium,* du douzième siècle, qui fut brûlé lors du bombardement de Strasbourg, le 23 août 1870.

Notre auteur évoque à ce sujet un souvenir de l'antiquité : « Pline rapporte que Jalisus empêcha
« le roi Démétrius de prendre Rhodes, dans l'ap-
« préhension qu'il avait de brûler les tableaux

« renfermés dans le musée de cette cité. Il préféra « épargner les peintures que de recevoir la victoire « qui lui était offerte. » Quel exemple et quelle leçon !

Mais, nous le répétons, ce qui caractérise la méthode de M. Alphonse Labitte, c'est qu'il n'a pas voulu se confiner dans l'examen d'un certain nombre d'œuvres capitales, qui d'ailleurs ont donné lieu à tant de monographies remarquables : citons celles de MM. Lecoy de la Marche, Robert de Lasteyrie, Léopold Delisle, Bordier, Pawlowski, Paul Durrieu, etc. ; c'est qu'il a multiplié les recherches, les observations, les descriptions, en même temps qu'il embrassait dans son cadre les manuscrits de toutes les époques. Il nous donne surtout « des documents provenant de manuscrits d'une valeur moyenne, qu'on rencontre assez fréquemment et qu'on peut acquérir dans des conditions abordables ».

Voilà comment et voilà pourquoi ce livre est appelé à devenir le guide indispensable de quiconque aspire à connaître le manuscrit.

Au surplus, dans cette catégorie de reliques du passé, il n'est pas de débris, si modestes soient-ils en apparence, qui n'offrent un intérêt et qui ne contiennent quelque indication dont l'histoire, ou l'hagiographie, ou la littérature, ou l'art n'aient à tirer un profit. Citons encore M. Labitte : « Les

« manuscrits sont la partie la plus noble et la plus « savante que nous aient léguée les temps écoulés ; « ils sont non-seulement un produit du travail de « l'homme, mais l'homme intellectuel et moral lui-« même, matérialisé pour ainsi dire et éternisé. »

L'écriture est un des premiers éléments qui permettent d'apprécier l'âge d'un manuscrit. M. Alphonse Labitte commence par donner sur les différentes écritures : la capitale, l'onciale, la minuscule, la caroline, la wisigothique, etc., etc., des renseignements sommaires, mais suffisants. Il cite à ce propos une page de M. Vitet qui renferme de bien curieuses observations, aussi vraies d'ailleurs qu'elles sont curieuses :

« Tout est si homogène et si conséquent dans le « moyen âge que chaque siècle a non-seulement « son architecture et tous ses autres arts, mais « aussi son genre d'écriture, et, ce qu'il y a de plus « singulier, c'est que l'écriture de chaque siècle « reproduit et réfléchit, pour ainsi dire, les carac-« tères généraux de l'architecture et des arts dont « elle est contemporaine. Il existe une harmonie « merveilleuse entre les monuments de pierre et « les monuments de parchemin, entre le travail de « l'architecte, du sculpteur, du ciseleur et celui du « calligraphe. » Et M. Vitet développe sa proposition, il la prouve d'une façon saisissante. Jusqu'à Charlemagne, l'écriture est solide, simple, sévère,

un peu massive : on y retrouve, en quelque sorte, le respect de l'architrave et des ordres antiques. A partir de Charlemagne, elle affecte, comme les arcades et les voûtes, une certaine rondeur élégante. Au XIIe siècle, l'écriture, comme les monuments, est encore à plein cintre, mais elle commence à se *fleurir*. Vers le XIIIe siècle, l'ogive règne et l'écriture devient aiguë ; toutes les lettres, comme toutes les voûtes, se terminent en pointes. Dans le siècle suivant, l'écriture gothique devient un peu moins sévère, mais sa décadence, comme celle de l'architecture, est encore à peine sensible. Au XIVe siècle, l'anarchie triomphe ouvertement...

M. Alphonse Labitte, de même qu'il initie son lecteur aux écritures, donne d'intéressants détails sur ce qu'on peut appeler la matière première du livre. Il montre les écrits primitifs tracés sur des écorces d'arbre ou des tablettes de sycomore ; puis arrive le *papyrus,* véritable ancêtre du papier ; puis les parchemins et vélins, dont la manipulation atteignit au moyen âge le plus haut degré de perfection. C'était d'abord le secret des moines dans les monastères. Mais au IXe siècle la fondation de l'Université, par Charlemagne, fit augmenter dans des proportions énormes la consommation du parchemin, et la production monastique ne suffit plus. Des fabriques et des boutiques de parcheminerie s'établirent dans Paris. Ici nous

rencontrons le *Lendit*, un mot fort employé depuis quelque temps, et dont tout le monde peut-être ne connaît pas l'origine : « Outre les boutiques où « l'on pouvait se procurer du parchemin, il y eut « des foires ou grands marchés où la vente de cet « objet fut traitée en grand. La plus célèbre de « toutes était celle du *Lendit* où, tous les ans, le « lendemain de la Saint-Barnabé, étudiants, pro- « fesseurs, procureurs et marchands se rendaient « avec grand cérémonial, en bandes intermi- « nables, pour s'approvisionner de cette précieuse « et utile matière. C'était une véritable fête, qui « cependant, à plusieurs reprises, fut changée en « scène de désordre par la turbulence des écoliers, « et dont, malgré cela, l'usage se perpétua jusque « sous le règne de Louis XIV, époque à laquelle « elle tomba tout à fait en désuétude. »

Après avoir ainsi exposé les généralités préalables, M. Alphonse Labitte entre dans le vif de son sujet en étudiant, siècle par siècle, non pas quelques manuscrits triés sur le volet, mais le plus grand nombre possible de manuscrits. Ce n'est pas que la division par siècles réponde absolument aux réalités : les innovations n'ont pas tenu compte, pour se produire, des changements de millésime ; mais, tout compte fait, cette division n'est pas seulement la plus commode, c'est la seule possible.

En parcourant ces pages si remplies et, à leur tour, *illustrées* de trois cents reproductions de miniatures, bordures et lettres ornées, qui éclairent le texte, on se sent saisi d'admiration pour ces couvents du moyen âge, refuges des lettres et conservatoires des arts, où de laborieux et modestes travailleurs ne se contentaient pas de sauver les monuments de la civilisation antique, mais préparaient l'éclosion d'un art nouveau et d'une civilisation supérieure. Les moines furent les pionniers du progrès ; ils furent tout ensemble les précurseurs et les auteurs du grand mouvement qu'un poète de notre âge devait célébrer en des vers magnifiques :

Regrettez-vous le temps où, d'un siècle barbare,
Sortit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ?
Où, le vieil univers fendit, comme Lazare,
De son front rajeuni la pierre du tombeau ?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté ?
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité ?

Rien n'est touchant comme les prières par lesquelles, le plus souvent, ces humbles scribes, leur travail achevé et dans la joie du labeur conduit à bon terme, demandaient tantôt aux saints ou aux saintes dont ils avaient écrit la vie d'intercéder

pour eux, tantôt aux lecteurs entre les mains de qui le manuscrit devait passer de leur faire l'aumône de pieuses oraisons. Mais cette sainte humilité ne les empêchait pas d'avoir la conscience de leur mérite. A preuve la légende de saint Kilian, « le très célèbre calligraphe et miniaturiste de « l'Église orthodoxe irlandaise qui, venant d'ac- « complir son chef-d'œuvre et sentant la mort « arriver, pour ne pas se séparer de son manuscrit, « le cacha sous son bras recouvert de la robe qui « lui devait servir de linceul et le garda ainsi trois « siècles dans son tombeau. Au bout de ce laps de « temps le tombeau ayant été ouvert, le saint « apparut retenant obstinément son manuscrit, « qu'il n'abandonna que vaincu par les prières et « les supplications de ses frères d'Irlande, qui lui « firent le serment de ne jamais vendre, jamais « prêter, jamais engager son livre, qui est devenu « la plus précieuse relique d'Irlande ».

Un chapitre sur l'*enluminure moderne*, plein d'utiles indications et de judicieux conseils pour les amateurs de cet art, termine le bel ouvrage que nous recommandons.

M. Alphonse Labitte nous permettra-t-il une observation ? On dirait, à le lire, qu'entre le XVIe siècle, dont les premières années virent le déclin et la disparition presque totale de l'enluminure, tuée par l'imprimerie, et notre âge contemporain

qui est signalé par sa renaissance, il n'y ait presque pas eu de manuscrits. A peine nomme-t-il, en passant, cet incomparable calligraphe du XVIIe siècle qui eut nom Jarry, l'auteur de la *Guirlande de Julie*. Cependant, même dans ces trois siècles où la typographie et la gravure parurent régner en maîtresses absolues, des manuscrits furent produits, non pas en grand nombre, mais dans des conditions de luxe, parfois de perfection, qui auraient dû appeler et retenir l'attention de notre savant auteur.

L'ouvrage de M. Alphonse Labitte, nous l'avons dit, est décoré de 300 reproductions. Ajoutez qu'il est imprimé avec le goût qui caractérise toutes les œuvres sorties des presses de MM. Chamerot et Renouard. Cette publication est la première, croyons-nous, à laquelle M. Charles Mendel, bien connu comme fabricant d'appareils photographiques, ait attaché son nom en qualité d'éditeur-libraire. Nous le félicitons de ce début.

CHRONIQUE DU LIVRE

LES VENTES

I

Les Grandes Ventes de 1891.

16 septembre 1891.

Les ventes de livres ont été exceptionnellement nombreuses pendant le dernier exercice ; ajoutons qu'elles se sont prolongées très tard dans la saison : la dernière, faite par les soins de la librairie Claudin, a eu lieu du 6 au 9 juillet.

Nous allons rapidement signaler ce qu'il y a eu de plus caractéristique dans les plus importantes de ces ventes.

Par les dimensions du catalogue, comme aussi par le mérite de l'ensemble et par l'intérêt hors ligne de certains numéros, la vente de M. H. Destailleur, architecte du gouvernement, mérite d'être classée au tout premier rang. Chercheur infatigable, M. Destailleur avait, pendant plus de quarante ans, collectionné sans trêve et acheté sans relâche. C'est seulement la première partie de sa bibliothèque qui a subi cette année, du 13 au 25 avril, le feu des enchères, et cette première partie ne comprenait pas moins de 2.000 numéros, soit à peu près 5.000 volumes. Plus tard, on vendra ses livres relatifs aux beaux-arts, architecture, sculpture, peinture... ; plus tard encore, ses livres relatifs à l'histoire de Paris ; on finira par ses précieux recueils de dessins originaux du XVe au XIXe siècle. La série de 1891 comprenait les livres précieux et curieux en tous genres, abstraction faite des classes réservées qui viennent d'être indiquées.

M. Morgand était le libraire chargé de la vente. Nous ne croyons pas être indiscret en disant qu'il avait spécialement chargé de la confection du catalogue son jeune et déjà très savant collaborateur, M. Édouard. Celui-ci s'est acquitté de sa lourde tâche avec une grande distinction.

Il y avait de tout dans les quatre cent cinquante pages de ce catalogue. La partie *Théologie* compre-

nait de beaux livres d'Heures manuscrits et un magnifique exemplaire, vendu six mille francs, des superbes *Horæ in laudem beatissimæ Virginis Mariæ*, de 1543, ornées des figures de Geoffroy Tory.

La partie *Jurisprudence* comprenait un livre, pardon, une reliure d'un haut intérêt de curiosité. Le livre était intitulé : *Plaidoyers et Harangues de M. le Maistre,* 1657 ; mais il ne s'agit pas de cela : la reliure en maroquin rouge doublé de maroquin rouge, aux armes de Pomponne de Bellièvre, était analogue à celles qu'on attribue d'habitude à l'éminent artiste du milieu du XVIIe siècle, Le Gascon ; or, elle portait une signature, celle de Florimond Badier, déjà connu comme ayant signé une autre reliure conservée à la Bibliothèque Nationale. De là à conclure que Le Gascon n'était autre que Badier, certains amateurs ont cru qu'il n'y avait qu'un pas et ils l'ont fait. Mais l'auteur de notre catalogue combat cette opinion par des raisons que nous croyons bonnes.

La classe des grandes livres à figures du dernier siècle comprenait un grand nombre de spécimens de premier ordre. Citons : l'*Anacréon*, *Sapho*, etc., de 1773, grand papier et reliure ancienne en maroquin, 1.520 francs ; Les *Fables de La Fontaine*, de 1755, avec les figures d'Oudry, exemplaire en grand papier et en vieille reliure aux armes, un peu défraichie : 4.200 francs ; la suite complète des

figures de Marillier pour les *Fables* de Dorat, 1773, tirage hors texte en épreuves d'artiste : 8.200 francs. C'est un prix, mais quelle merveille ! Les *Chansons* de La Borde, 1773, exemplaire en maroquin ancien de Derome, ayant appartenu à Mme de La Borde, femme de l'auteur : 5.050 francs ; la suite, en épreuves avant la lettre, des figures de Moreau pour les œuvres de Molière, 1773 : 8.300 francs ; les *Contes de La Fontaine*, édition de 1795, avec les figures de Fragonard en divers états et plusieurs à l'état d'eaux-fortes : 7.600 francs.

On voit par ces exemples que la valeur des productions aimables, parfois admirables, des grands dessinateurs et *tailledouciers* du XVIIIe siècle se maintient, si même elle n'augmente pas. Il n'en est pas de même de la catégorie des poètes du XVIe siècle et des éditions originales des grands auteurs du XVIIe. La vente Destailleur, comme les autres ventes de l'année, a accusé une baisse croissante. Bornons-nous à signaler que des recueils contenant chacun plusieurs pièces de Molière en premières éditions ont été vendus de 400 à 700 francs ; et l'un de ces recueils était relié en maroquin de l'époque ! Mais nous aurons plus tard à reparler de cette baisse, selon nous excessive et qu'une réaction ne tardera pas à suivre.

Nous ne saurions quitter la vente Destailleur sans mentionner la série tout à fait remarquable

des *Entrées* qu'elle renfermait. On désigne par ce mot générique les publications, souvent splendides, qui ont été, dans le cours des trois derniers siècles, consacrées à perpétuer le souvenir des événements mémorables de chaque règne. M. Destailleur s'était plu à réunir en exemplaires de choix la plupart de ces ouvrages édités en France ou à l'étranger, depuis l'*Entrée de Louis XII à Milan en* 1509 jusqu'à la *Description des Fêtes du couronnement de Leurs Majestés Napoléon*. La plupart de ces grands in-folios, ornés d'illustrations magnifiques, étaient en ancienne reliure, avec des armes. De belles figures, de belles reliures, des *provenances,* voilà ce qui répondait essentiellement au goût du jour. Aussi quelques-uns des prix ont été énormes. Citons l'*Entrée de Charles IX à Paris,* exemplaire de de Thou, adjugé 10,200 fr., et surtout l'*Entrée de Henri II dans sa bonne ville de Paris*, 1549, également aux armes de de Thou, vendu 20,200 francs. Ce beau livre avait été acquis à la vente Beckford, en 1882, pour le prix de 11.750 francs.

Quand nous aurons encore cité la *Relation de la bataille de Marengo,* exemplaire du maréchal Berthier, avec un dessin original de Carle Vernet, acheté 5,000 francs pour Mgr le duc d'Aumale, et le *Livre de la Conquête de la Toison d'Or,* orné d'une splendide reliure aux armes du duc Henri

de Guise, et vendu 12,500 francs, nous aurons donné une idée non pas de la si vaste bibliothèque de M. Destailleur, mais de quelques-unes des merveilles qui avaient particulièrement attiré l'attention.

Une autre vente qui a fait parler d'elle est celle de M. Charles Cousin : « *C'est ma toquade !* » telle est la devise qui ornait l'ex-libris de M. Cousin. Il s'appelle lui-même et veut être appelé *Le Toqué.* Sa dernière toquade a été, un jour de l'hiver dernier, d'aller trouver le libraire Durel et de lui dire : « Vous allez vendre mes livres ». En effet, Durel les a vendus, le mieux possible ; mais c'est bien le Toqué qui a rédigé le catalogue. Pas d'erreur : ce document humain, ou si l'on veut, ce monument qui n'a pas laissé d'émouvoir le Landerneau de la bibliophilie, est signé à chaque ligne : c'est essentiellement le style et la manière de l'auteur de ces publications fastueuses, mais bizarres, qui ont pour titre : *Voyages dans un grenier* et *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur.*

Ce catalogue comprenait une partie dont il nous est malaisé de parler ; aussi bien l'exposition et la vente publique de tout un lot de livres ont été

interdites par ordre supérieur. Franc-maçon de haut grade, comme il est dit dans la préface du catalogue, M. Charles Cousin a des goûts que certains dissimulent, mais qu'il affiche. Il possédait, notamment, le *Tableau des mœurs du temps*, ouvrage imprimé à *un* exemplaire pour le fermier général La Popelinière, et orné de miniatures originales. On avait annoncé que ce livre se vendrait 50.000 francs ; il s'est vendu 20.200 francs.

Il y avait cependant dans la collection des livres d'un autre genre. Citons un bel exemplaire des *Œuvres de Clément Marot*, de 1545, édition dite du Rocher, vendu 1.710 francs; l'édition originale avec envoi autographe de La Fontaine à Fouquet, de la célèbre Élégie aux Nymphes de Vaux, suivie du brouillon, également autographe, de l'Ode pour la Paix : 2.055 francs; le *Rabelais* de 1741, en papier ordinaire, mais avec le dessin original d'un des frontispices par Folkéma, 1475 francs ; un exemplaire, qui n'était pas exempt de taches, du *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, dans une belle reliure ancienne aux armes de la duchesse de Lorraine, 1.055 francs.

Indépendamment des livres, la vente Cousin comprenait un certain nombre de *bibelots* de tous genres, assiettes, émaux, terres cuites, tableaux, dessins. Ici surtout le *Toqué* a éprouvé d'amères déceptions. Telle gouache de Baudouin, achetée

par lui « au prix d'une métairie », a été reconnue fausse. Aussi vient-il, dans une note de la *Table des prix*, d'épancher sa bile contre le marchand qui la lui avait cédée moyennant la petite somme de 4.000 francs, *prix d'ami !* Il avait voulu faire un procès ; mais M. de Goncourt, consulté par lui, lui a sagement répondu : « En art, quand on se « trompe, il faut avoir la sérénité de sa *gaffe*. »

M. Cousin ajoute ; « Avec Morgand, avec « Conquet, surprise aussi, mais en sens inverse. Ils « ne *donnent* pas leurs beaux livres ; mais quand « le quart d'heure de Rabelais a sonné, ces deux « libraires de la vieille roche ne *lâchent* pas leur « fidèle client. Après avoir joui des merveilles qu'ils « lui ont cédées, il constate, avec un joyeux éton- « nement, que cette jouissance exquise ne lui a « rien coûté et que même, grâce au vigoureux « concours de ces bibliopoles éminents, son prix « d'achat a été souvent dépassé au feu des en- « chères ».

De tout cela deux conclusions nous semblent se dégager : c'est qu'il faut acheter dans les bons endroits et aussi, dans la mesure du possible, savoir ce qu'on achète.

Les libraires Paul, Huard et Guillemin, successeurs de l'ancienne maison Labitte, ont fait en 1891 un grand nombre de ventes, dont plusieurs très intéressantes.

La première en date, elle a eu lieu du 2 au 9 février dernier, comprenait le fonds de la librairie Labitte. C'est une vérité d'expérience que les ventes de cette sorte donnent en général de médiocres résultats. Le trop long séjour des livres dans les rayons d'un magasin finit par les déprécier. Un préjugé pèse sur eux, on se dit qu'ils auraient trouvé, s'ils avaient été bons, des preneurs depuis le temps..... Il y avait cependant chez Labitte de bons et beaux livres, dont quelques-uns avaient été autrefois payés trop cher, dont plusieurs ont été vendus trop bon marché en février dernier.

On y remarquait notamment le Régnier elzévier à la date de 1652, *non rogné*, dans une reliure mosaïque de Trautz-Bauzonnet. On sait que Trautz, le grand relieur de notre siècle, n'a exécuté durant sa longue carrière que 22 de ces reliures à compartiments de maroquins variés qu'on nomme des mosaïques. Celle-ci, faite en 1877 pour M. Collin, avait été adjugée 5.500 francs à la vente de cet amateur en 1881. Elle a été recueillie à la vente Labitte pour le prix de 4.820 francs par la librairie Morgand, elle est maintenant en Amérique. Il n'y

aura bientôt plus de mosaïques de Trautz qu'en Amérique ! Le prix ci-dessus contraste avec les prix infiniment supérieurs, de 10.000 à 16.000 francs qu'ont atteints, ces années-ci, les autres reliures semblables du maître. Mais il faut avouer que celle du Régnier n'était peut-être pas la meilleure, soit comme composition, soit comme exécution ; il faut dire surtout que sa fraîcheur n'était plus parfaite. Terrible épreuve pour la dorure que les manipulations incessantes et surtout l'atmosphère des magasins imprégnée de vapeurs de gaz !

La même vente comprenait, parmi beaucoup d'autres articles de premier ordre, d'admirables livres provenant de la vente La Roche Lacarelle en 1888. Les prix se sont à peu près maintenus. Exemple : un manuscrit de Jarry, intitulé : *Livre de Prières,* dans une reliure de Le Gascon, vendu 9.800 francs chez M. de Lacarelle, a été adjugé 7.620 francs ; un autre manuscrit, aux armes de Marie Leczinska, chef-d'œuvre de reliure de Padeloup, a été vendu 8.000 francs au lieu de 10.000 francs chez M. de Lacarelle. Notez que le même volume n'avait atteint que 3.500 francs lors de la vente Bancel en 1882. Mais actuellement la mode est aux vieilles reliures, — nous entendons les belles ; — et quand des armes célèbres sont gravées sur les plats, on ne sait plus où s'arrêteront les enchères !

MM. Paul, Huard et Guillemin ont fait en outre les ventes : Philippe Burty, remarquable au point de vue des ouvrages sur les beaux-arts et des éditions modernes ; Eugène Piot, vaste collection où il y avait de tout ; enfin de Hérédia, qui n'était pas seulement intéressante en ce qu'elle contenait une réunion exceptionnelle d'éditions espagnoles rares, mais aussi en ce qu'elle renfermait de beaux livres à figures, soit français soit étrangers, tant du dix-huitième que du dix-neuvième siècle, et un manuscrit admirable : le *Livre d'heures du Prieuré de Saint-Lo de Rouen*, vendu 16.100 francs.

M. Porquet n'a présidé en 1891 qu'à un petit nombre de ventes, parmi lesquelles il faut citer notamment celle de M. Alf. P..., qui a eu lieu en mai, et celle du marquis de R... en juin. M. Porquet, l'expert si compétent et autorisé, nous doit des compensations. Nous savons déjà qu'il nous les donnera très complètes et très larges, en dirigeant prochainement la vente de plusieurs collections de premier ordre.

Nombreuses, au contraire, ont été les ventes de M. Durel, indépendamment de celle de M. Cousin, dont il a déjà été parlé. Dans l'une de ces ventes, celle de M. Chancel, on a vu un exemplaire de l'*Assommoir*, sur papier de Hollande, atteindre le prix fantastique de 199 francs !

Nous voudrions surtout insister sur la vente que le libraire du passage du Commerce a faite le 26 février. Ce n'est pas que le catalogue fût bien épais : il ne se composait que de 90 numéros. Mais son étude donne lieu à des comparaisons instructives.

Les quelques volumes de cette collection appartenaient presque exclusivement à la classe des éditions originales des seizième et dix-septième siècles ; tous ou presque tous étaient revêtus de riches reliures modernes, la plupart signées de Trautz-Bauzonnet ; tous ou presque tous provenaient de la vente Lebeuf de Montgermont, qui eut lieu en 1876. On savait ce qu'ils avaient été vendus à cette époque ; on était curieux de savoir ce qu'ils se vendraient maintenant. Le résultat a été déplorable : sur la majorité des articles, la perte a été de 50 °/₀ ; elle a même été plus considérable sur quelques-uns. Exemple : les quatre volumes du Baïf de 1572-73 ont été adjugés à 999 francs au lieu de 2.400 ; les *Marguerites de la Marguerite*, de 1547, 1.200 francs au lieu de 2.100 ;

la précieuse *Louise Labé,* de 1556, exemplaire de Ch. Nodier, relié pour lui par Thouvenin, 1.505 francs au lieu de 2.700 ; le *Manon Lescaut,* de 1753, 560 francs au lieu de 1.260 ; enfin et surtout le si rare *Molière,* en deux volumes, de 1666, 2.520 francs, au lieu de 5.700.

Nous avons entendu dire que ces prix déjà si avilis étaient encore excessifs et que la baisse s'accentuerait davantage. Nous nous permettons d'en douter ; et au lieu de plaindre les acquéreurs de ces livres aux cours actuels, nous croyons qu'il faut les féliciter.

Une chose est incontestable : les prix d'il y a dix et quinze ans étaient absolument excessifs. On s'engouait alors pour les genres aujourd'hui dédaignés ; il est dans la nature des engouements de ne pas durer. Autre chose : on ne comprenait et on n'admettait que les reliures modernes. C'est qu'alors, il faut bien le dire, on avait sous la main et à sa portée de si admirables relieurs : Trautz-Bauzonnet, qui fut le maître incontesté, Lortic, Capé qu'on dédaigne trop aujourd'hui, Cuzin et Thibaron, morts tout récemment ! La tentation était forte de *casser* les vieilles et modestes reliures en veau pour leur substituer de beaux maroquins décorés par ces maîtres d'ors rutilant sur toutes les coutures !

Une réaction s'est faite : non sans raison, on s'est dit que rien ne valait pour un livre son habit

primitif, témoin des temps passés, signe et garantie d'incontestable authenticité. Avec non moins de raison, on s'est dit qu'il était quelque peu abusif de considérer la moindre reliure de Trautz comme ajoutant par elle-même des centaines de francs à la valeur d'un volume. Et la baisse a commencé, et les possesseurs se sont mis à douter des trésors dont, naguère, ils étaient si fiers ; et l'offre a afflué, et il est arrivé ce qui arrive toujours en pareil cas : après avoir trop monté, on a trop baissé.

Oui, la baisse a été exagérée. On aura beau dire, tant qu'il y aura des bibliophiles dignes de ce nom, les livres dont nous parlons seront réputés précieux parce qu'ils forment le fonds nécessaire de toute vraie collection. Là où ils ne sont pas, il peut y avoir un cabinet de curiosités, il peut y avoir des vitrines amusantes à regarder, il n'y a pas une bibliothèque. Ceux-là ne sont pas des amis des livres qui ne sont pas remués par une émotion intime en parcourant les feuillets de ces éditions premières d'immortels chefs-d'œuvre, gloire de notre France et de l'esprit humain. Qui sait ? l'exemplaire a peut-être été manié, au sortir des presses, par l'auteur, et cet auteur était Corneille, ou Bossuet, ou Molière ! Contemplez ce petit in-quarto, daté de 1637 : c'est le *Cid*. L'auteur seul et les acteurs pour lesquels on avait copié les rôles connaissaient le *Cid* avant que cette édition

parût : le volume que vous tenez dans les mains a révélé ses beautés à des lecteurs qui n'avaient pas soupçonné jusque-là que le théâtre pût s'élever à de telles hauteurs et qui bientôt, comme les auditeurs, eurent pour Chimène les yeux de Rodrigue. Les vers du grand Corneille ont directement passé de son manuscrit sur ces pages vénérables. Le poète a assisté de ses conseils, surveillé, corrigé le prote qui a aligné ces caractères typographiques. C'est une relique !

Et ne dites pas qu'une simple question de sentiment est en jeu dans l'affaire. La recherche des questions originales a suscité, en les facilitant, des études bibliographiques dont l'histoire et la littérature ont retiré un réel profit. On a comparé entre elles les éditions publiées du vivant des auteurs, et l'on a trouvé des différences, des variantes qui ont donné lieu à une foule de remarques intéressantes. Quelquefois même c'est entre les exemplaires d'une même édition que l'on a relevé des changements notables. On a de la sorte saisi sur le vif les procédés de travail des grands maîtres qui, même au cours de l'impression, perfectionnaient leur texte, ou déféraient aux sollicitations d'amis, ou supprimaient des hardiesses qui les effrayaient. Les récents commentateurs de La Bruyère et de La Rochefoucauld, pour ne citer que ces deux noms, ont utilisé dans

cet ordre d'idées de véritables trouvailles dues aux méticuleuses observations de bibliophiles convaincus.

Nous voilà loin, en apparence, du sujet de notre article. Qu'on excuse notre digression. Nous promettons de revenir bien des fois encore sur l'attrait, l'intérêt et les mérites des éditions originales.

II

Vente E. P. — 30 novembre — 7 décembre 1891.

15 décembre 1891.

L'hôtel Drouot et la salle de la rue des Bons-Enfants ont rouvert leurs portes depuis quelques semaines déjà pour les ventes de livres. Ce ne sont pas encore les grandes ventes ; celles-ci ne commenceront qu'à partir de février. La plupart des catalogues qui viennent d'être distribués comprenaient surtout ce qu'on appelle de *bons* livres, lisez des ouvrages de fond en éditions ordinaires et en des conditions de reliure également ordinaires. C'est le moment d'acheter de « bons livres ! » On peut se constituer à peu de frais une bibliothèque intéressante à lire en même temps qu'agréable à regarder, de celles qu'on a profit à posséder en même temps qu'elles font honneur à leurs possesseurs.

Une des ventes de ces derniers jours, cependant, a attiré l'attention des bibliophiles : elle se composait uniquement d'éditions originales de l'époque romantique ou de l'époque contemporaine, ainsi que de belles publications illustrées récemment

parues. Elle a commencé le 30 novembre pour se terminer le 7 décembre ; elle a été dirigée par le libraire-expert M. Porquet. Les prix, en général, ont été inférieurs aux prévisions. Serait-ce que la baisse déjà constatée sur d'autres catégories de livres rares va s'étendre à cette catégorie qui semblait avoir, au contraire, une tendance à monter ? Serait-ce que beaucoup d'exemplaires de cette vente n'étaient pas d'une fraîcheur irréprochable et surtout se présentaient dans des cartonnages qui ne les faisaient pas valoir ?

Nous sommes loin des prix fantastiques auxquels naguère on s'arrachait les premières éditions de Victor Hugo. Un exemplaire broché et non coupé des *Odes et Poésies diverses*, 1822, premier ouvrage du poète, ne s'est vendu que 120 francs ; c'eût été certainement le double il y a quelques années. L'édition originale, plus rare encore, des *Orientales*, avec envoi autographe de l'auteur à Paul Lacroix, a été adjugée 240 francs. *Hernani, Ruy Blas, le Roi s'amuse,* ont été péniblement vendus entre 60 et 80 francs.

M. Zola lui-même ne se maintient pas. Grandeur et décadence des Rougon-Macquart ! Décadence relative, d'ailleurs. *L'Assommoir*, sur papier de Hollande, a atteint 133 francs. Il y a des gens qui trouvent que c'est encore un cours très suffisant. Mais au mois de juin dernier, c'était 199 francs.

Ce qui a monté, ce qui monte toujours, c'est la *curiosité*, le *bibelot*, l'exemplaire unique par sa condition ou son histoire, ou les souvenirs qui s'y rattachent. Voici l'*Affaire Clémenceau*, de M. Alexandre Dumas fils, un des quelques exemplaires de l'édition originale tirés sur grand papier, avec plusieurs lettres de l'auteur relatives à l'ouvrage : 286 fr.! Voici encore les *Fleurs du Mal*, de Beaudelaire, aussi avec adjonction de lettres originales : 410 fr.!!

Une des grandes attractions, au surplus, de cette bibliothèque formée par M. E. P..., était le nombre considérable de pièces autographes jointes aux exemplaires. Il y avait là des documents pour l'histoire littéraire. L'autre semaine, dans son éloge académique d'Emile Augier, M. de Freycinet disait de l'auteur de la *Ciguë* : « A l'âge où tant « d'autres cherchent encore leur voie, il était déjà « célèbre, et il l'était devenu du premier coup, « sans effort. Nul n'avait préparé son succès, *et il « semblait que chacun y fût acquis d'avance* ». M. de Freycinet ne connaissait sans doute pas la lettre de Ponsard ajoutée à l'exemplaire de la *Ciguë* qui figurait dans la vente dont nous parlons. Ponsard y racontait à un ami les applaudissements que l'œuvre du jeune débutant avait soulevés, puis il ajoutait : « Et Buloz ! quel pied de nez ! Savez-vous « qu'Augier lui avait offert la *Ciguë* et que Buloz « l'a renvoyé en lui conseillant de lire les bons

« auteurs ?... » Nous félicitons l'acquéreur qui est devenu possesseur, pour la somme de 12 francs, de cette curieuse épître.

Signalons encore, pour achever de rendre compte de la vente E. P..., l'adjudication de superbes exemplaires des œuvres maîtresses d'Alfred de Musset : les *Contes d'Espagne et d'Italie*, 1830, 221 francs, et *Un Spectacle dans un fauteuil*, 1833 et 1834, 408 francs.

Sans sortir de la même classe de livres, nous devons mentionner une intéressante vente faite à la fin du mois de novembre, par les soins du libraire Sapin. On y remarquait une collection de portraits de l'époque romantique (n° 388), vendue 205 francs, et surtout une suite de portraits et charges de Victor Hugo depuis 1827 jusqu'à sa mort (environ 800 pièces), vendue 254 francs.

III

Vente du 27 février 1892.

24 février 1892.

Le 27 février, la librairie Paul, Huard et Guillemin (successeurs de Labitte), procèdera, avec Me Delestre comme commissaire-priseur, à une vente qui présentera un grand intérêt. Le catalogue ne comprend que 126 numéros; mais plusieurs articles méritent toute l'attention des amateurs. Parmi les livres, je remarque :

No 14. *La manière de Traicter les Plaies,* 1552; précieux exemplaire sur vélin, du célèbre traité d'Ambroise Paré, dédié à Henri II. Les figures qui accompagnent le texte sont, ainsi que les majuscules, peintes en or, argent et couleur. Il a figuré aux ventes Yémeniz (5.000 fr.) et Amb. Firmin-Didot (6.000).

No 58. Les *Baisers*, de Dorat, exemplaire dont les épreuves sont remarquablement belles et absolument non rogné. Un des possesseurs du volume a écrit cette note au crayon : « Livre précieux; il vaut au moins 200 francs. » Nous féliciterons l'acquéreur qui l'obtiendra au prix de 1.500 francs.

N° 101. Une magnifique reliure de Le Gascon, sur un livre de Louis-Henri de Loménie, aux armes de l'auteur.

A côté de ces livres, la vente du 27 février comprend des manuscrits dont plusieurs sont d'une importance capitale. Citons le n° 10, *Le livre du Régime des Princes,* manuscrit du quinzième siècle, exécuté pour le comte d'Angoulême, père de François Ier ; les quatre grandes miniatures qui l'ornent sont d'une grande beauté ; le n° 49, le *Roman de la Rose,* très beau manuscrit du XIVe siècle, orné de nombreuses miniatures, ayant appartenu à Jean Marot ; il fut adjugé 9.600 francs à la vente Firmin-Didot de 1878 ; le n° 112, *Chronique de Normandie,* manuscrit du XVe siècle, orné de quinze splendides miniatures ; enfin, et surtout le n° 8, le *Grand Coutumier de Normandie,* orné d'admirables peintures dues, selon de sérieuses probabilités, au même artiste rouennais qui illustra le Livre d'Heures du Prieuré de Saint-Lô, vendu l'année dernière 16.100 francs.

PRINCIPAUX PRIX D'ADJUDICATION DE LA VENTE DU 27 FÉVRIER 1892

N° 8. — *Le grand Coutumier de Normandie* (manuscrit), 12.000 francs.

N° 10. — *Le Livre du régime des princes* (manuscrit), 3.850 fr.

N° 14. — *La manière de traiter les plaies,* d'Ambroise Paré, 1.900 fr.

N° 49. — *Le Roman de la Rose* (manuscrit), 5.850 fr.

N° 58. — *Les Baisers,* de Dorat, 1.350 francs.

N° 59. — *Les Fables,* du même, 1.700 francs.

N° 112. — *Les Chroniques de Normandie* (manuscrit), 20.000 francs.

IV

Vente Müller, 11 et 12 mars 1892.

C'est devant un public très nombreux, comprenant à côté de tous les grands libraires de Paris une foule d'amateurs, qu'ont eu lieu les deux vacations de la vente Müller. Voici quelques-unes des adjudications les plus intéressantes, en suivant non pas l'ordre du catalogue, mais celui des vacations.

Dans la classe des *Livres d'Heures*, le n° 10, *Heures* imprimées par Vérard en 1499, a été vendu 1.200 fr., au lieu de 1.900 lors de la vente Bancel en 1882; le n° 12, *Heures à l'usage de Rome*, de Simon Vostre, 1498, 2.500 fr. au lieu de 3.000 à la vente Delbergue-Cormont en 1883.

On voit par ces quelques exemples que les livres de cette catégorie ont perdu de leur valeur depuis quelques années. Il en est de même des poètes du XVIe siècle. Ainsi le n° 88, les *Lunettes des Princes*, 1528, exemplaire qui atteignait 2.200 francs à la vente Béhague en 1880, n'a trouvé acquéreur hier qu'au prix de 550 francs. Le n° 99, *Œuvres de Malherbe*, 1630, en grand papier, s'est vendu 1.250

francs au lieu de 2.500 à la même vente de Béhague. A signaler encore le n° 93, la *Marguerite des Marguerites,* de 1547, en vieux maroquin, 1.250 francs ; le n° 97, les *Poésies de Vauquelin de La Fresnaye,* 1612, reliure de Trautz, 725 francs ; le n° 94, *Œuvres de Louise Labé,* 1556 (2e édition), 800 francs. Ce livre est très rare. Le dernier qui ait passé en vente avait atteint l'année dernière 1.505 francs. Mais aussi quel exemplaire ! Exceptionnellement grand de marges et pur, il avait appartenu à Nodier, qui le fit recouvrir d'une très curieuse reliure par Thouvenin. Actuellement ce beau livre se trouve chez le libraire Th. Belin.

En face des livres dont la valeur a baissé, il y a ceux dont le prix ne cesse de monter. Les beaux livres à figures du siècle dernier, surtout en reliure ancienne et à plus forte raison avec des *provenances,* ont conservé ou même dépassé les plus hauts cours des meilleures époques. Citons : le n° 127, les *Fables de Lafontaine,* 1755, figures d'Oudry, dans une splendide reliure de Derome le père, 6.600 francs ; le n° 129, les *Fables* de Dorat, exemplaire superbe d'épreuves, en maroquin rouge ancien, 3.450 francs ; le n° 136, les *Chansons de Laborde,* 5.010 francs ; le n° 153, *Théâtre de Corneille,* 1764, exemplaire de la comtesse du Barry et à ses armes, 2.100 francs ; le n° 156, *Œuvres de Molière,* 1773, 1.600 francs ; le n° 184, le *Rabelais*

de 1741, en grand papier, reliure attribuée à Pasdeloup, 8.000 francs ; le n° 189, la *Manon Lescaut* de 1797, grand papier vélin, figures avant-lettre et eaux-fortes, 1.900 francs ; le n° 190, le *Temple de Gnide*, 1772, figures avant la lettre, 5.500 francs.

Le n° 216, *Recueil des Caquet de l'Accouchée*, reliure en mosaïque de Trautz Bauzonnet, s'est vendu 8,500 fr. Ce n'est guère que la moitié du prix atteint par les reliures analogues du maître en 1880 et 1888.

Citons encore parmi les adjudications les plus notables :

N° 1. — La *Sainte Bible*, 1711, 8 vol. in-12, charmante reliure de Pasdeloup : 6.100 francs.

N° 3. — La *Bible* dite de Royaumont, édition originale, magnifique reliure ancienne, 3.100 fr.

N° 9. — *Horæ*, superbe manuscrit flamand de la fin du xve siècle, 8.450 francs.

N° 30. — *Missel* manuscrit sur vélin, exécuté en Flandre vers 1524, 5.800 francs.

N° 32. — Le magnifique exemplaire d'Origène ayant appartenu à Henri II, avec ses armes et sa devise, 18.100 francs.

N° 33. — Le *Salluste*, de Grolier : 7.600 francs. Ce précieux volume avait été adjugé 7.000 francs à la vente Lacarelle en 1888.

N° 39. — *L'art de bien vivre*, 1492, magnifique livre orné de superbes gravures sur bois, 6.100 fr.

N° 42. — L'édition *princeps de l'Imitation,* imprimée à Ausbourg vers 1471, 1.505 francs.

N° 54. — *Bref discours de l'excellence de l'Homme,* 1558. Ce livre n'a pas de valeur en lui-même. Le titre de l'exemplaire portait la signature de Montaigne. Mais surtout il était recouvert d'une reliure en mosaïque de Cuzin. Cette circonstance l'a fait monter au prix énorme de 3.755 francs.

N° 64. — Le *Monument du costume,* figures de Moreau le jeune et Freudeberg, 10.200 francs.

N° 78. — Les *Métamorphoses d'Ovide,* 1767-71, exemplaire en grand papier dans une reliure ancienne de Derome, 8.550 francs.

N° 85. — Le *Rommant de la Rose,* édition de 1529, dans une reliure de Boyet, maroquin rouge doublé de maroquin rouge. Ce livre était un des plus dignes, par son exquise qualité, de l'admiration des délicats. Il s'est vendu 6.000 fr.

N° 198. — Un bel exemplaire, relié par Cuzin sur brochure, de la très rare édition originale de *Notre-Dame de Paris,* 1831 : 1.545 francs.

V

Vente de M. le Marquis de B..., 28 avril 1892.

24 avril 1892.

Le 28 avril, aura lieu la vente d'une partie des livres de M. le marquis de Biencourt, membre de la Société des Bibliophiles français. Le libraire de cette société, M. Morgand, a rédigé le catalogue et présidera la vente avec Me Maurice Delestre, commissaire-priseur. Il n'y a que 143 numéros. Quelques-uns méritent d'être signalés. Ainsi :

Le no 8 : *Heures nouvelles*, gravées par L. Senault. Exemplaire dans une riche reliure en mosaïque bien conservée, aux armes de la reine Marie Leczinska. Malheureusement le titre manque.

Le no 56 : *Contes de La Fontaine*, édition des Fermiers généraux ; bon exemplaire en maroquin ancien.

Le no 87 : *Le comte de Valmont*. L'exemplaire est précieux en ce qu'il a été offert à la reine Marie-Antoinette, dont il porte les armes. La reliure est très fraîche.

Nous tenons à faire une mention spéciale du no 52, les *Fables de la Fontaine*, édition originale de 1668, in-4. L'exemplaire est de moyenne gran-

deur ; son état de conservation est satisfaisant. Mais son grand mérite provient de ce qu'il est dans une vieille reliure de maroquin aux armes de Mme de Verrue. Les livres de cette provenance ne sont pas rares. C'était une acharnée liseuse que la comtesse de Verrue, née Jeanne-Baptiste d'Albert de Luynes. Elle avait, assure-t-on, réuni dix-huit mille volumes, reliés à ses armes, dans son hôtel de la rue du Cherche-Midi, (actuellement l'hôtel des conseils de guerre), où elle acheva péniblement et artistement une vie dont les débuts, à la cour de Piémont, avaient été agités. Elle affectionnait surtout les romans et les pièces de théâtre. Ce qui est rare, extrêmement rare, presque unique, c'est de trouver l'édition originale des *Fables* de la Fontaine dans une telle condition. Après le décès de Mme de Verrue, en 1737, l'exemplaire fut vendu..... 3 francs ! Nombreux aujourd'hui sont les amateurs qui convoitent ce précieux *bibelot*.

PRINCIPAUX PRIX D'ADJUDICATION DE LA VENTE DE M. LE MARQUIS DE B....

No 8. — *Heures nouvelles :* 1.515 fr.

No 52. — *Fables de La Fontaine,* 1668, aux armes de la comtesse de Verrue : 1.615 fr.

N° 56. — *Contes de La Fontaine,* édition des Fermiers généraux : 805 fr.

N° 86. — *Les Liaisons dangereuses*, 1796, exemplaire sur papier vélin, avec les figures avant la lettre, reliure de Bozérian : 560 fr.

N° 87. — *Le Comte de Valmont*, 1777-78, 5 vol. in-8, aux armes de Marie-Antoinette : 1.030 fr.

VI

Les dessous d'une Vente. *Vente Borghèse, 16 mai - 7 juin 1892.*

Cette vente vient d'avoir lieu à Rome. Elle a commencé le 16 mai ; elle s'est terminée le 7 juin. Longtemps à l'avance, elle avait été bruyamment annoncée. Les trompettes de la Renommée sont aujourd'hui remplacées par les réclames des journaux : la presse européenne avait été inondée de notes destinées à porter partout la grande nouvelle. Ce fut, à un moment donné, le sujet des conversations entre bibliophiles : « Vous savez, le prince « Borghèse vend sa bibliothèque ; ruiné comme « beaucoup d'autres princes romains, il est obligé de « liquider ces inestimables trésors. — Ah bah ! mais « êtes-vous bien sûr que cette bibliothèque ait tant « d'importance ? — Lisez les journaux : la biblio- « thèque Borghèse, fondée par le pape Paul V et « agrandie par un autre membre de la famille, le « cardinal Scipione, est une des plus riches qui « existent ; un vieil écrivain a dit qu'elle ne pouvait « se comparer qu'à celle de Lucullus. — Vous « m'étonnez un peu ; enfin nous verrons ce qui en « sera ».

Quelque temps après, on apprenait qu'un libraire de Rome s'était rendu directement acquéreur de la fameuse bibliothèque. Les uns disaient qu'il l'avait payée en bloc cinquante mille francs ; d'autres parlaient de chiffres encore inférieurs. Les doutes des sceptiques semblaient confirmés.

Mais le catalogue paraît. Il ne comprend pas moins de 4.620 numéros et il porte la mention : *Première Partie*. Une préface enthousiaste, écrite en français ainsi que tout le catalogue, célèbre les magnificences de cette inestimable collection. On y retrouve la comparaison classique avec la bibliothèque de Lucullus. La vente aura lieu dans la galerie Borghèse elle-même. Tous les volumes portent l'*ex-libris* du prince Marc Intonio Borghèse... Voilà donc les sceptiques confondus.

Pour un temps seulement ; ils devaient avoir leur revanche. En France, quand on vendait, il y a quelques années, la collection Firmin Didot, ou celle de M. de La Roche-Lacarelle, les catalogues n'énuméraient que des livres ayant fait partie de ces collections. On vendra l'année prochaine les livres de M. de Fresne et ceux du comte de Mosbourg ; on est sûr que ce seront les livres de ces deux amateurs distingués. Ainsi procèdent nos libraires et experts français.

Il paraît qu'en Italie les usages sont différents. L'antique galerie Borghèse a vu vendre des livres

de provenances diverses. Le libraire acquéreur aurait profité de l'occasion, disent les mauvaises langues, pour écouler le trop-plein de ses vieilles marchandises en magasin. Il aurait même associé de nombreux confrères à son opération. Disons bien vite que de grands libraires de Paris, sollicités d'entrer dans la « combinaison », ont nettement refusé. — Mais il y avait l'*ex-libris* sur chaque volume ! — La belle affaire, vraiment, que de coller un *ex-libris* !

La morale de l'histoire est qu'il ne faut pas acheter les yeux fermés dans les ventes italiennes. La collection d'ouvrage de musique, 200 numéros environ, avait réellement, nous assure-t-on, appartenu aux Borghèse. Les personnes qui ont fait des achats en dehors de cette catégorie courent le risque de posséder des volumes entrés seulement la veille de l'adjudication dans « l'illustrissime » palais.

S'il convient de croire ce qu'on raconte, les suites seraient plus bouffonnes encore que tout le reste. Le *Moniteur* a fait connaître, il y a deux jours, qu'un des principaux livres de la vente, la *Bible* dite *des Pauvres*, dont l'impression remonte, croit-on, à 1450, avait été saisi à la frontière par ordre du gouvernement italien. Acheté 18.000 francs, disent les dépêches, par un libraire de Venise pour le compte d'un amateur étranger, son expédition a

été interdite, sans qu'on sache au juste si la saisie a été pratiquée en vertu de l'édit Pacca ou parce que l'exemplaire aurait été soustrait à une bibliothèque publique.

Rien d'extraordinaire jusqu'ici, réserve faite pourtant de notre sentiment soit sur l'édit Pacca, qui interdit l'exportation des objets d'art, soit sur le procédé du gouvernement italien qui, après avoir tâché d'acquérir la *Bible* pour sa Bibliothèque nationale, ne se serait avisé qu'après coup de suspecter sa provenance. Mais voici où la chose se corse : le bruit court, et il court sérieusement, que ledit « exemplaire Borghèse » n'est autre qu'un exemplaire bien connu à Paris où il a été souvent, depuis de longues années, offert soit à des amateurs, soit à des libraires. Et ce serait cet exemplaire essentiellement parisien qui, envoyé à Rome pour y être décoré de l'*ex-libris* Borghèse, ne pourrait plus sortir d'Italie !

Si ce bruit est faux, nous rectifierons. En attendant, la prudence commande d'éviter tout autant de vendre que d'acheter là-bas.

VARIÉTÉS

Conseils pour le choix d'un relieur.

Janvier 1892.

J'ai devant moi un paquet de lettres. Je suis loin de m'en plaindre ; je me sens très flatté de la confiance que mes lecteurs veulent bien me témoigner. Plusieurs d'entre eux me demandent de « bonnes adresses de relieurs ». Réflexion faite, je me décide à leur répondre par la voie du journal. D'autres encore que mes aimables correspondants pourront faire leur profit des renseignements qui suivent.

Procédons méthodiquement ; la question est complexe, et j'espère que je ne gênerai personne en y mettant un peu d'ordre.

Tout d'abord, quel genre de livres désire-t-on confier au relieur ? S'il s'agit simplement de livres de travail et qu'on veuille les faire couvrir d'une basane quelconque pour les manier plus aisément en les fatiguant moins, je n'ai pas d'avis à donner : dans toutes les rues de Paris comme dans toutes les villes de province, on trouvera des ouvriers aptes à ce travail.

Mais voici un correspondant qui m'écrit : « J'ai « de nombreux volumes de Lemerre ; leur condi- « tion n'a rien que d'ordinaire ; ce ne sont pas des « papiers de luxe ; tels qu'ils sont, ils me plaisent « et je voudrais, sans me mettre en frais, orner ces « livres modestes, mais aimés, d'un vêtement élé- « gant, quoique économique. »

Je vous entends, cher monsieur : vous souhaitez de simples cartonnages. En pareil cas ; je m'adresse à Ott, 6, rue Cassette. Pas d'erreur, s'il vous plaît : je ne prétends nullement que d'autres ne puissent pas donner également, dans les mêmes conditions de bon goût et de bon marché, satisfaction à votre désir. Je vous dis seulement que j'ai expérimenté l'atelier de M. Ott, un atelier important, et que je m'en suis trouvé à merveille.

Portez-lui donc vos livres... Mais, pardon ! dans le nombre, j'en remarque quelques-uns qui sont épuisés, et qui, par suite, ont pris de la valeur, d'autres qui ont été édités avec luxe. Pour ces

livres, un cartonnage de trente sous, si correct qu'on le suppose, ne saurait suffire. C'est un principe que l'importance de la reliure doit être proportionnée à celle du livre. Croyez-moi : si vous tenez au cartonnage, portez ces volumes chez Pierson : il a la spécialité des cartonnages artistiques et en général de toutes les couvertures *à recouvrement*. Ou bien encore vous pouvez commander une demi-reliure d'amateur, dos et coins de maroquin.

A qui commanderez-vous cette demi-reliure ? Ici l'embarras recommence ; c'est l'embarras du choix. Comme tout à l'heure, je déclare que je n'ai nullement l'intention, en vous citant quelques noms, d'exclure les autres. Vous me demandez à qui vous pouvez vous adresser avec confiance ; je vous réponds que je me suis adressé avec un plein succès à Champs, à Canape, à Pougetoux, à Raparlier fils, à Lemardeley, à Bretault...

J'avoue un faible pour Bretault. Ses demi-reliures se reconnaissent au seul toucher : le livre est bien emboîté, bien d'aplomb ; les nervures très accentuées du dos sont caractéristiques ; mais surtout Bretault travaille admirablement la peau. En terme du métier, cela s'appelle soigner la « parure ». Aussi ses maroquins, toujours bien choisis, flattent l'œil. Il fait aussi des demi-reliures en chagrin ; le prix est minime ; et le chagrin, travaillé par

lui, égale le maroquin poli par des ouvriers moins habiles...

Paulo majora canamus... Vous possédez des livres de grande valeur, des exemplaires de choix, auxquels vous désirez faire les honneurs d'un vêtement digne d'eux. Nous entrons alors dans le domaine de la *reliure pleine* en maroquin, un domaine immense qui s'étend depuis la simple reliure janséniste, sans autre ornement ni dorure qu'une dentelle intérieure, jusqu'à la reliure *doublée* avec dentelles aux *petits fers*, voire avec compartiments de maroquins différents, ce qui s'appelle une *reliure mosaïque*.

Les ouvriers que je viens de vous signaler pour la demi-reliure, des ouvriers qui sont des artistes, vous feront d'excellentes reliures pleines. Champs et Canape en ont fait d'admirables ; j'en connais de superbes qui portent la signature de Bretault, avec le nom de Maillard comme doreur.

Voulez-vous d'autres adresses encore ? Je prends l'ordre alphabétique, et je vous indique Allo, Chambolle-Duru, A. Cuzin fils, David, Durvand-Thivet, Gruel, Lortic fils, Marius Michel, Pagnant, R. Petit, Ruban.

Que de noms ! me direz-vous. C'est vrai ; mais remarquez que la reliure, au degré de luxe et de perfection dont nous parlons, est un art essentiellement français, que dis-je ? parisien. Nos

grands relieurs travaillent pour l'Europe, sans compter l'Amérique. Ajoutez que ces reliures savantes, luxueuses et coûteuses, sont d'une exécution tellement laborieuse et minutieuse que chaque atelier n'en produit, dans le cours d'une année, qu'un nombre très limité.

J'ai employé pour mon énumération l'ordre alphabétique. Vous voudriez peut-être que je vous indique un ordre de préférence ? Vous me rendez perplexe. Cependant quelques noms se détachent avec une supériorité indiscutable. Chambolle-Duru est, par excellence, le relieur classique en qui l'on peut avoir toute confiance pour l'exécution de reliures de style sur des éditions anciennes. Lortic fils maintient dignement les traditions de son père. Marius Michel, le grand favori des Expositions, est incontestablement un créateur. Doué d'une vaste érudition, auteur d'ouvrages importants appréciés sur la décoration du livre, il a ouvert des voies nouvelles. Il a notamment inventé des ornementations en cuir ciselé et coloré qui sont souvent d'un effet admirable. Ruban, qui s'était surtout appliqué, dans ses débuts, à imiter Marius Michel, est en train de devenir un artiste personnel autant qu'habile. Ses œuvres furent justement remarquées à l'Exposition de 1889 ; d'année en année il s'est élevé dans la hiérarchie des relieurs par un travail persévérant et des efforts consciencieux ; le voici

au premier rang. Cuzin fils.... mais ce nom de Cuzin éveille dans l'âme de tout bibliophile des souvenirs et des regrets. Notre reliure française venait d'être frappée coup sur coup par la mort de Trautz-Bauzonnet et de Thibaron. Du moins Cuzin nous reste! disaient les amateurs. Et voici que l'année dernière, en pleine force de l'âge, en pleine maturité de talent, au lendemain de son triomphe de l'Exposition, Cuzin disparaissait à son tour, presque subitement. L'héritage est lourd. Cependant nous avons déjà vu des œuvres signées A. Cuzin qui autorisent toutes les espérances.

II

La crise de la reliure.

Septembre 1892.

Une exposition de reliure doit être prochainement ouverte au Cercle de la librairie, boulevard Saint-Germain. Nous la suivrons avec d'autant plus d'intérêt que si la situation présente de la reliure d'art est satisfaisante, l'avenir préoccupe quiconque observe et réfléchit.

Certes, nous sommes assurés d'admirer, à cette exposition, des œuvres de tout premier ordre. Les très consciencieux, habiles et savants artistes qui s'appellent Marius Michel et Chambolle-Duru y enverront sans doute le dessus du panier de leur production. A côté de ces maîtres, j'ai eu, dans de précédentes chroniques, l'occasion de nommer Lortic fils et Ruban. Je suppose que leurs ateliers seront aussi représentés. Pour Ruban, j'en suis même sûr, et je connais quelques-unes des reliures qu'il montrera : elles sont excellentes. D'avance, je signale les dorures qu'il fait maintenant exécuter chez lui, sous ses yeux, avec un soin digne de tout éloge.

Enfin, et surtout, il y aura Mercier. Qui ça, Mercier? C'est vrai, je n'ai pas encore mentionné ici l'événement qui a occupé à bon droit le monde des amateurs.

Il y a deux ans, quand mourut prématurément l'illustre et incomparable Cuzin, son fils, presque un adolescent, lui succéda. Le fardeau était lourd pour de si jeunes épaules. Bref, après divers incidents, de nouveaux arrangements intervinrent, et, depuis quelques semaines, c'est Mercier qui dirige la maison. Mercier était déjà depuis longtemps le principal collaborateur de Cuzin ; les merveilleuses dorures qui firent sensation à l'Exposition de 1889 étaient son œuvre. Formé par Cuzin, associé à son travail, mieux que personne il est apte à le continuer. Les deux excellents ouvriers qui travaillaient avec Cuzin donnent leur concours à Mercier. Toutes les conditions sont réunies pour que l'atelier de la rue Séguier, cet atelier si modeste d'apparence et d'où sont sortis tant de chefs-d'œuvre, reste digne de ses traditions et de son passé.

Eh bien ! malgré tout cela, les futures destinées de notre reliure d'art m'inquiètent. Il y a des maîtres; mais je n'aperçois pas d'apprentis.

Les deux anciens *corps d'ouvrage* de Cuzin ont été conservés par Mercier ; j'en suis ravi. S'ils sont en possession de tous leurs moyens, ils ne sont

plus tout jeunes ; c'est une garantie de savoir et d'expérience. Mais, s'ils venaient à manquer, qui les remplacerait ? Il n'y a pas d'élèves dans la maison. Et il n'y en pas davantage dans la plupart des ateliers similaires.

Pourquoi n'y en a-t-il pas ? La raison m'en a été fournie l'autre jour par un relieur qui s'était d'abord destiné à la carrière artistique et qui dirige maintenant une sorte d'usine où l'on habille, à grand renfort de machines, des centaines de volumes par jour, depuis cinquante centimes jusqu'à trois francs. Il avait du goût, ce relieur, et de l'habileté de main, et quelque chose dans la tête qui lui inspirait le désir de faire de belles choses. Que voulez-vous ? Il s'aperçut bien vite qu'il lui faudrait des années et encore des années pour son apprentissage. Si encore il avait eu la certitude de pouvoir, au terme de cette longue préparation, s'établir à son compte et avoir une clientèle de bibliophiles, et attacher son nom à des œuvres d'art ! Mais non, il n'avait pas cette certitude, ou plutôt, il avait cent raisons contre une de craindre que son rêve ne se réalisât jamais. Et alors il changea de visées, il aiguilla sa destinée sur une autre voie, il s'initia aux secrets de la reliure industrielle. Au bout de très peu de temps, il en savait assez ; muni d'un très petit capital, il s'établissait, il est son maître et il gagne de l'argent...

Son histoire est celle de la plupart des jeunes ouvriers qui entrent dans la profession.

Tout conspire donc pour tarir le recrutement des vrais artistes en reliure : l'intérêt matériel, le besoin d'arriver vite et aussi le goût des amateurs. Oui, les amateurs qui devraient, semble-t-il, se mettre en travers du mouvement au bout duquel il y a la décadence, y contribuent sans le vouloir.

Autrefois, on ne connaissait que deux espèces de reliure : la reliure de luxe, qui était presque toujours en maroquin plein, quelquefois en veau ; la reliure courante, qui n'avait aucune prétention au style et qui ne visait qu'au bon marché par l'extrême simplicité. Mais dans ces derniers temps, un genre intermédiaire s'est introduit : on fait des demi-reliures de luxe. J'en connais, de ces cartonnages dont les dos sont d'une richesse inouïe d'ornementation. Contemplés sur les rayons d'une bibliothèque, et tant qu'on ne les manie pas, leur effet est saisissant. Peut-être, après tout, est-ce le genre approprié à une époque où l'on se préoccupe plus de paraître que d'être ? Mais voyez les résultats : nos vrais relieurs s'en vont et ne sont pas remplacés. Tel qui excelle dans ces cartonnages à dos richement dorés et mosaïqués avait tout ce qu'il fallait pour devenir un maître ; le voilà perdu pour l'art ; il s'est gâté la main et l'œil dans un travail relativement facile ; il n'est plus capable

de mener à bien un ouvrage sérieux et sobre. On ne se relâche pas impunément des règles austères du métier.

Les écoles de peinture périclitent et déclinent le jour où les jeunes gens, impatients de la contrainte qu'impose le dessin, cherchent à éblouir et à tromper les yeux par des artifices de couleur. En reliure, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, on vit les Derome le jeune, puis les Bradel et les Bozérian, abandonner les vieilles traditions et chercher le succès dans l'outrance de l'ornementation. Ils *grecquaient* au lieu de coudre sur nerfs, ils *endossaient,* ils *battaient,* ils *paraient* par à peu près : « Qu'importe, disaient-ils, si « l'apparence extérieure est flatteuse ? » Il importait si bien qu'avec de tels procédés, l'art illustré par les Le Gascon, les Du Seuil, les Padeloup, les Derome l'ancien, s'en allait à la dérive et que, sans la vigoureuse réaction dont Trautz-Bauzonnet, cinquante ans plus tard, devait être le principal initiateur, la reliure française eût vécu.

Or, je demande qu'on ne compromette pas notre reliure française. C'est la seule, à vrai dire, c'est la vraie. Hors de France, et en France hors de Paris, où est la reliure ? Ceci n'est pas du chauvinisme, c'est la constatation d'un fait. Spécialité oblige.

III

L'Exposition de reliure de Décembre 1892.

11 décembre 1892.

L'*Exposition internationale de reliure* a été ouverte il y a quelque jours au Cercle de la Librairie, boulevard Saint-Germain ; elle fermera le 18 décembre. J'engage très vivement les amateurs à la visiter ; elle les intéressera.

D'aucuns partageront la surprise que le titre m'a causée. Exposition *internationale !* On n'est pas un chauvin étroit et ridicule parce qu'on se permet de constater que la reliure d'art est depuis longtemps une spécialité française, ou plutôt parisienne. Mais les organisateurs ont voulu prouver qu'en fait de monopole, celui de l'hospitalité n'appartient pas à l'Ecosse. Ils ont donc adressé aux relieurs étrangers un appel qui a été entendu de M. Dietz, relieur de la cour royale de Roumanie, à Bucharest. L'envoi de M. Dietz se compose de deux volumes dont l'ornementation, très riche, dénote beaucoup d'habileté.

Quant à nos relieurs en renom, ils ne sont pas tous représentés à l'exposition, et je le regrette. J'ai vainement cherché les noms de Chambolle-Duru,

de Lortic fils, de Champs, de plusieurs autres encore. Je crains que, dans certains ateliers, on ne se soit placé à un point de vue erroné. « Je n'ai rien inventé de neuf », me disait un des abstentionnistes. Mais pardon ! A côté de l'invention, il y a l'exécution. Une simple reliure janséniste, si elle est parfaitement réussie, fait grand honneur à son auteur, et j'estime même qu'une demi-reliure sans défaut... vaut seule un long poème.

Les « créateurs » s'en sont donné, par contre. C'est bien là, dans un sens, ce qui fait le grand attrait de l'exposition : elle nous montre des esprits en éveil, elle nous révèle des tendances très intéressantes à observer. On cherche beaucoup, et souvent on trouve ; l'art n'est pas figé dans des formules immobiles ; il se renouvelle, il vit.

Mais aussi quel dommage de voir parfois des efforts, de la bonne volonté et du talent n'aboutir, dans une course trop échevelée à la poursuite de l'inédit, qu'à des résultats... comment dirai-je ? bizarres. Que certains jeunes artistes me laissent le leur dire avec la sincérité qu'autorise mon estime pour leur talent : ils se trompent en voulant, à propos de reliure, faire de la peinture, de la sculpture, en un mot toute autre chose que de la reliure. Un peintre qui prétendrait, avec sa toile et ses pinceaux, habiller un livre, ferait de la bien

mauvaise besogne. Réciproquement, le maroquin n'est pas fait pour donner des tableaux. Et puis, il y a quelque chose de bien dangereux : le symbolisme. Que fait, par exemple, cette montre parfaitement imitée sur un livre qui n'est pas même un livre... d'*Heures ?* Si la montre marchait, elle pourrait avoir son utilité ; mais elle ne marche pas ; sa raison d'être m'échappe.

Et maintenant, si vous le voulez bien, faisons le tour du salon d'entrée de l'exposition.

Première vitrine à gauche : c'est Mercier, naguère collaborateur et aujourd'hui successeur de Cuzin. Ici vous pouvez admirer en toute confiance ; cherchez le point faible, vous ne le trouverez pas. Je demande instamment aux « jeunes », que je visais tout à l'heure, d'aller devant cette vitrine. Ils ne veulent pas copier les modèles sans cesse reproduits, je les approuve ; mais qu'ils apprennent de Cuzin et de Mercier le grand art d'obtenir, avec les procédés éprouvés, des effets nouveaux qui n'offensent jamais le goût et donnent aux yeux une satisfaction absolue. Plusieurs reliures exposées et complaisamment prêtées par leurs heureux possesseurs sont signées de Cuzin seul ; mais Mercier y avait travaillé comme doreur. Je suis heureux de constater que les reliures plus récentes, signées Mercier, sont tout aussi parfaites au point de vue du *corps d'ouvrage.*

Nous rencontrons ensuite la riche et belle vitrine de M. Ruban. En 1889, à l'Exposition universelle, M. Ruban obtint une médaille d'argent. Depuis lors, il a fait de nouveaux et grands progrès. J'ai souvenance de lui avoir prédit dès cette époque qu'il se placerait au premier rang : il y est. Le voilà aujourd'hui en possession d'un style personnel ; ses dorures, exécutées chez lui, affrontent toutes les comparaisons. Telles de ses compositions, comme celle qu'il a trouvée pour un *Antoine et Cléopâtre,* sont des chefs-d'œuvre.

Puis vient M. Raparlier fils. Ce que je vais en dire concerne pareillement M. Meunier, dont la vitrine occupe un autre coin de la salle : beaucoup d'idées, beaucoup d'initiative, une incontestable puissance de moyens. La grande composition exécutée par M. Meunier, pour le *Grolier-Club,* de New-York, et qui représente, d'après un tableau de Flameng, la visite de Grolier à l'imprimerie d'Alde Manuce, est fort curieuse. De même M. Raparlier nous offre des personnages très soigneusement et habilement modelés. J'admire ces étonnants résultats, mais je crois que tout cela n'appartient pas au domaine de la décoration du livre. La pente est périlleuse : on fait d'abord des choses extraordinaires, puis on tombe dans le mauvais goût. Quand M. Raparlier reste relieur, il réussit bien. Je signalerai, comme

m'ayant surtout frappé, un *Missel* et une autre reliure où une ornementation à mosaïque sans or se marie fort heureusement avec de la dorure.

Deux vitrines sont affectées à M. Marius Michel, et nul ne s'en plaindra. Celui-ci est un maître ; il est plus encore : il est chef d'école. Il a vaillamment creusé un sillon, il l'a ensemencé ; à présent la moisson lève. M. Marius Michel, digne continuateur de son père, met une science et une habileté qui ne furent jamais discutables au service d'un *modernisme* dont les mérites ne sont plus discutés, un modernisme fait, d'ailleurs, d'une étude et d'une connaissance approfondies des vieux modèles autant que de conceptions personnelles. Il a retrouvé et il applique un procédé, perdu depuis le XVe siècle, pour *inciser* et *ciseler* le cuir. Il nous montre plusieurs volumes ornés d'après cette méthode et qui sont extrêmement remarquables. Quelquefois M. Marius Michel va jusqu'à la limite au-delà de laquelle je ne voudrais pas voir les « jeunes » s'aventurer ; mais il sait ne pas la franchir. A côté de ces œuvres d'art, il expose des maroquins travaillés d'après les systèmes ordinaires, et supérieurement travaillés.

J'ai remarqué également des cuirs ciselés dans l'exposition de M. Gruel. Ce n'est plus le procédé de M. Marius Michel : le cuir est modelé au burin. Le mérite est également très grand.

M. Bretault, dont j'ai souvent signalé les excellentes demi-reliures, a quelques volumes que l'on reconnaît à une qualité qui est dominante chez lui et que je prise fort : la *parure* parfaite de la peau.

J'aurais encore bien des noms à citer. Surtout j'abuserais de la patience de mes lecteurs si je les conduisais dans la seconde salle, où se trouvent des reliures dites commerciales, des « plaques », des couvertures en papier... Ceci est la partie industrielle de l'exposition ; mais c'est encore de l'industrie d'art. Les progrès accomplis sous ce rapport sont énormes. Je dois mentionner, en particulier, les couvertures imprimées en couleur de la maison Ch. Gillot.

Au total, exposition très réussie, pleine d'intérêt, à laquelle nous remercions le Cercle de la Librairie d'avoir ouvert ses portes, qui stimulera les relieurs et qui est faite aussi pour stimuler les amateurs.

TABLE

Pages

AU LECTEUR.

AVANT-PROPOS 1

VIEUX LIVRES. — *Essais et notes bibliographiques.*

I. — L'édition originale des *Contes* de Perrault . 11

II. — L'édition originale des *Scènes de la Bohême,* par Henri Murger 23

III. — L'édition originale des *Caractères* de La Bruyère 31

IV. — La bibliothèque Spencer 36

LIVRES NOUVEAUX. — *Comptes rendus.*

§ Ier. PUBLICATIONS ARTISTIQUES 41

Thérèse et Marianne, par J. Michelet, éd. Conquet. 42

Mémoires de Mme de Staal de Launay, éd. Jouaust. 44

Pages

Le dernier Abbé, par Paul de Musset, éd. Ferroud. 44
Chansons nouvelles, par de Piis, éd. Rouquette . 45
Petits Contes en prose, par H. Moreau, éd. Rouquette 48
La Mouche, par Alfred de Musset, éd. Ferroud . 51
Paysages parisiens, par M. Ém. Goudeau . . . 56
Candide, par Voltaire, éd. Boudet 60
Un début au marais, par Fusillot, éd. Ferroud . 60
Hérodias, par G. Flaubert, éd. Ferroud 63
L'Aventurière, par Ém. Augier, éd. Calmann-Lévy. 67
Le XIXe Siècle, par J. Grand-Carteret 71

§ II. Ouvrages et publications bibliographiques.

Nouvel armorial des bibliophiles, par J. Guigard . 75
Bibliographie gastronomique, par Georges Vicaire. 78
Estampes et livres, par H. Béraldi 82
Les éditions illustrées des *Fables de La Fontaine*, par le Dr A. Després 90
Bibliographie illustrée des almanachs, par J. Grand-Carteret 95
Les manuscrits et l'art de les orner, par Alphonse Labitte 101

Chronique du livre. — *Les ventes*.

Vente H. Destailleur 111
— Charles Cousin 116
— Labitte 119

Pages
Vente d'un amateur (26 février 1891) 122
— E. P. (novembre-décembre 1891) 127
— de manuscrits et livres précieux (27 février 1892). 131
— Müller. 134
— de M. le marquis de B... (28 avril 1892). . 138
Les dessous d'une vente (vente Borghèse) . . . 141

VARIÉTÉS.

Conseils pour le choix d'un relieur 145
La crise de la reliure. 151
L'exposition de reliure de décembre 1892 . . . 156

CET OUVRAGE

A ÉTÉ TIRÉ

A TROIS CENTS EXEMPLAIRES

Sur papier de Hollande

TOUS NUMÉROTÉS A LA PRESSE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 FÉVRIER 1893
PAR
JOSEPH PIGELET
IMPRIMEUR
A CHATEAUDUN

OCT 18 1944